



HAL
open science

Dynamique sémiotique, signifiante et mise en signification : des ‘acteurs de la communication’ à la ‘corporéité de l’humain’

Robert Nicolai

► To cite this version:

Robert Nicolai. Dynamique sémiotique, signifiante et mise en signification : des ‘acteurs de la communication’ à la ‘corporéité de l’humain’. 2017. ⟨hal-05385225⟩

HAL Id: hal-05385225

<https://hal.science/hal-05385225v1>

Preprint submitted on 27 Nov 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dynamique sémiotique, signifiante et mise en signification : des 'acteurs de la communication' à la 'corporéité de l'humain'

Robert Nicolai

Institut universitaire de France
Laboratoire « Histoire Des Théories Linguistiques »

Paris

nicolai@unice.fr

DOCUMENT DE TRAVAIL

8 novembre 2017

Abstract

Ce texte revient sur le cadre conceptuel de la *dynamique sémiotique* qui s'intéresse à l'élaboration du sens et à la transformation de la langue en analysant son usage dans l'interaction et en s'appuyant sur l'activité des *acteurs de la communication* ; cf. Nicolai 2011, 2012, 2016, 2017, ...). Pour des raisons de clarté notionnelle il s'attache tout d'abord à préciser les différences entre les concepts propres de cette approche et ceux qui, dans les années '70, ont été proposés pour la *sémanalyse* (qui s'intéressait aussi à l'émergence du sens et à la mise en signification, mais dans le cadre d'une théorie du texte et de la dynamique d'un *sujet* repris de la psychanalyse lacanienne ; cf. Kristeva 1969, 1971, 1974, ...) avant d'élargir le champ en suggérant que les acteurs de la communication sont aussi contraints par la *corporéité* de l'humain, sa non-indépendance face à la *matérialité* et aux « résonances » des outils (mots, structures, ...) qu'ils utilisent, leur rapport au *style* qu'ils développent et fonctionnalisent.

L'on ouvre alors la voie à une approche où la construction des représentations ne résulte pas que de l'interaction entre les membres d'une communauté mais aussi de cette dépendance à la corporéité et à la matérialité de l'environnement ; ce qu'ont toujours pointé les travaux, souvent marginalisés, sur les symbolismes phonétiques (cf. Fonagy 1983, ...) ou sur les procès de morphosémantisation (cf. Guiraud 1967, Nicolai 1985, 1986, ...). Le développement de cette perspective contribue à élargir un horizon dont les frontières sont encore à préciser mais qui, aujourd'hui, semble prêt à s'ouvrir (cf. sans aucun souci d'exhaustivité : Bottineau 2012, Grégoire 2013, ...).

Keywords

dynamique sémiotique – sémanalyse – acteurs de la communication – signifiante –
texte – morphosémantisme – sujet-expérientiel – submorphémie lexicale

1. Introduction

Questionner l'un des aspects essentiels non pas de nos langues, mais de notre rapport aux langues en me tournant vers nos pratiques en tant qu'acteurs de la communication et utilisateurs de ces langues, vers la *mise en signification* de nos

énoncés et vers l'*élaboration du sens* appréhendée dans ce procès, c'est l'objectif que je me suis fixé dans le cadre de ce que j'appelle la *dynamique sémiotique*. Je retiens par ce terme le procès qui me semble être l'outil par lequel du sens se construit (est construit), se donne (est donné) aux formes stabilisées (ou en cours de stabilisation) que nous appréhendons, identifions, modifions en nous y incluant *de facto* par l'effet d'une pratique de réflexivité et de détachement que nous développons dans notre activité communicationnelle ordinaire. Il s'agit donc d'un procès qui se manifeste essentiellement au travers de la langue que nous transformons continuellement en tant que représentation et en tant qu'outil, pour nous, par nous.

Autrement dit, j'envisage de cerner et de conceptualiser le domaine d'effectivité de cette *dynamique sémiotique* générée de nos pratiques de mise en signification pragmatique¹ en admettant qu'elles sont le *sine qua non* de la « (com)préhension » du monde dont nous participons. Un monde matériellement omniprésent, conjoncturellement déterminé par le développement de notre intellectualité et par le ressenti de notre corporéité, autrement dit : par notre esprit et par notre corps.

Après une présentation de quelques concepts et avoir rappelé la manière dont cette *dynamique sémiotique* se manifeste dans l'espace épistémique où elle entretient des liens plus ou moins implicites avec des domaines connexes de la connaissance ; avant d'explorer ses liens avec ce que j'appellerai le '*sujet-expérientiel*', je propose de la situer par rapport aux tentatives qui ont fleuries dans un autre domaine au cours des années 70' autour de ce qui s'affichait alors – dans la rhétorique typée qui sévissait – comme une volontariste « avant-garde post-structuraliste » dans l'espace postulé ouvert et « en construction » de la « théorie de la littérature »². Ces tentatives développaient et « travaillaient » la notion de « texte » et de « sujet ». Elles s'approprièrent, réinterprétaient et réélaboraient les notions benvenistiennes de « signifiante », de « translinguistique », d'« engendrement » et (au moins partiellement) celle de « sémiotique ». Au-delà du placage d'un formalisme de façade on se souviendra qu'elles considéraient l'objet de leur attention au travers d'un prisme marqué aussi bien par la référence à la psychanalyse lacanienne que par un marxisme contestataire. *In fine*, ce sera la psychanalyste et sémioticienne Julia Kristeva qui théoriserait le cadre de réflexion de ces approches sous le chapeau de ce qu'elle avait appelé *sémanalyse* (plutôt que *sémiotique*, terme qui, accolé à celui de *chora*, possède chez elle un sens très

¹ Entendons *pragmatique* au sens de W. James « La vérité, la loi et la langue s'évaporent au moindre contact avec un fait nouveau. Car ces choses se font au fur et à mesure [...]. Loin d'être des principes qui précèdent et animent le processus, la loi, la langue et la vérité ne sont que des noms abstraits pour désigner ses résultats. » (2007 : 257). (*Truth, law, and language fairly boil away from them at the least touch of novel fact. These things MAKE THEMSELVES as we go [...]. Far from being antecedent principles that animate the process, law, language truth are but abstract names for its results.*) (1907 : 246).

² Il s'agit tout particulièrement des approches conduites autour de la revue *Tel Quel*, qui s'était positionnée en fer de lance de ces mouvements. Par exemple, on pouvait y lire, dans un texte rappelant « le travail de Roland Barthes, précurseur et fondateur des études modernes de la littérature » que « l'expérience de l'avant-garde littéraire est, par sa caractéristique même, vouée non seulement à devenir le laboratoire d'un discours (et d'un sujet) nouveau, [...] mais [qu']elle refuse les discours figés ou éclectiquement universitaires, s'approprie leur savoir quand elle ne le déclenche pas, et invente un autre, inédit, mobile et transformateur. Par là même, elle stimule et révèle des changements idéologiques profonds qui cherchent à l'heure actuelle leur formulation politique juste... (Kristeva [1971a] 1977 : 23) ». Manichéisme naïf... ou position de combat, on notera ici, et sans ambiguïté, l'effet de cette antinomie entre la valorisation d'une avant-garde postulée, bien évidemment aux dépens d'une arrière-garde ringardisée. Cette stratégie de bataille est sans doute l'un des points stables autour desquels s'organisent nos processus d'élaboration épistémiques, scientifiques ou non ; à l'évidence, elle était alors exacerbée.

particulier, ainsi qu'on le montrera)³.

Bien que n'ayant pas conduit à un développement important de travaux cette perspective mérite d'être présentée dès lors que le champ de recherche dans lequel elle s'est inscrite (la théorie de la littérature et le texte) est concerné – et s'affiche concerné – par les dynamiques conduisant à l'interprétation et à l'élaboration du sens, et dès lors qu'elle questionne la façon dont cela se manifeste. Il y a là en effet une ambition qui croise une partie de ce que problématise dans son espace épistémique propre la dynamique sémiotique telle que je l'entends, et qui rend pertinente cette mise en regard. Celle-ci soulignera des effets de continuité, des lignes de rupture et quelques-unes des limites interprétatives que nous rencontrons dans l'appréhension des procès dans lesquels s'insèrent les 'acteurs de la communication' et les 'sujets du (et dans) le discours'. Plus généralement elle pointera les limites auxquelles nous nous colletons dans la saisie de ces dynamiques transversales et résultantes de l'élaboration du sens et de la mise en signification. Cela est suffisant pour en justifier la présentation.

2. Récapitulation de la dynamique sémiotique

Pour commencer, récapitulons. Qu'entend-on par dynamique sémiotique ? Deux choses : un *phénomène à décrire* et une *approche analytique* : j'utilise la locution *dynamique sémiotique* aussi bien pour désigner le *phénomène* étudié que pour dénommer *l'approche analytique* qui se donne pour but d'en rendre compte. Le contexte d'emploi permet d'éviter la confusion.

En tant que phénomène, il s'agit de la dynamique de mise en signification, d'élaboration de sens et de transformation en signes de ce qui se manifeste – en ayant déjà, ou non, le statut de signes – et de ce que nous élaborons dans notre monde. L'objet privilégié qu'est la langue est à la fois un résultat et un outil dans cette dynamique dont nous sommes les nécessaires et évidents acteurs. Les situations d'échange (discursif, mais pas seulement), les objectifs communicationnels des participants aux échanges, leurs statuts en tant qu'acteurs de ces échanges en sont les vecteurs constituants. Cette dynamique sémiotique est déterminée par l'historicité et surtout par la rétention d'historicité résultant de nos pratiques antérieures. Elle s'inscrit au travers de cette rétention.

En tant qu'approche analytique, il s'agit de *l'étude des procès* d'émergence de formes et de signes à valoir comme symboles pour des usages ultérieurs. C'est également l'analyse des *processus de mise en signification* et de transformation de ces formes et signes, toujours contextualisés, dans le cadre de ce qui pourrait être retenu comme une *anthropologie renouvelée* dont elle serait sans doute une cheville ouvrière.

³ Dans une rhétorique à la fois abstraite et « imagée » (pour qui n'est pas psychanalyste lacanien) elle définit ainsi la sémanalyse : « théorie de la signification textuelle, qui considérera le *signe* comme l'élément spéculaire, assurant la représentation de cet engendrement – ce processus de germination – qui lui est intérieur tout en l'englobant et dont il s'impose de définir les lois. Autrement dit ; sans oublier que le texte présente un système de signes, la sémanalyse ouvre à l'intérieur de ce système une autre scène : celle que l'écran de la structure cache, et qui est la signifiante *comme opération dont la structure n'est qu'une retombée décalée*. Sans se donner l'illusion de pouvoir quitter, en ce qui la concerne, le terrain du signe qui la rend possible, la sémanalyse abandonne l'obligation d'un seul point de vue – central, celui d'une structure à *décrire* –, et se donne une possibilité de vues combinatoires qui lui restitue la production à *engendrer*. [...] si elle est linguistique, la sémanalyse n'aura rien à voir avec le descriptivisme d'un « corpus » en tant que porteur d'un contenu informationnel assurant la communication entre le destinataire et le destinataire (Kristeva 1969 : 279) ».

La saisie de cette dynamique sémiotique suppose une approche qui ne se limite pas au (et ne concerne qu'accessoirement le) jeu structurel des signes et symboles manifesté dans un espace systémique construit, stabilisé et figé que les courants structuralistes du 20^e siècle avaient promu (Nicolai, 2012c : 182) et que la doxa de l'époque avait « sublimé », car elle concerne nos interactions langagières et se transforme en étroite dépendance avec nos constructions dans (et de) ce monde ; lesquelles (nous) servent nécessairement de traces et de balises afin de nous permettre de « fonctionner normalement » dans le courant de notre vie.

L'approche analytique de cette dynamique sémiotique n'est donc pas *descriptive* au sens étroit où sa pertinence ne viserait que la fonction représentationnelle du langage et la forme des langues, et où elle n'aurait d'autres buts que de rendre compte des régularités d'un corpus et/ou du système de dépendances d'une structure abstraite donnée pour stable. Cette approche n'est pas non plus *prospective* au sens où elle n'a évidemment pas la prétention d'envisager de réelles prévisions. Elle n'est pas *essentialiste* au sens où elle postulerait une ontologie initiale et admettrait une transcendance. Je dirai qu'elle est tout simplement *aprioristique, constructive, pragmatique et fonctionnelle*. En fin de compte, ce qui est pertinent dans son cadre de saisie c'est le fonctionnement global, la transformation continue et la mise en signification contextualisée de ce qui nous intéresse et qui nous est utile dans le monde ; ce qui implique très fortement les langues et le langage, mais ne s'y réduit pas.

Enfin, je conclurai cette ouverture en répétant que le phénomène de la dynamique sémiotique, en continue (re)construction, nous concerne à travers nos rôles d'acteurs, dans nos pratiques communicationnelles et discursives naïves de mise en signification de notre monde comme dans nos pratiques savantes. Nous ne pouvons pas nous en détacher, car nous élaborons pratiquement et conjointement cet objet et les procédures mêmes de sa saisie et de sa reconnaissance.

De ce fait, ainsi que je l'ai suggéré en appelant à une '*anthropologie renouvelée*', son étude ne relève pas d'une discipline bien établie avec ses frontières stables et son académisme : elle va se situer au carrefour des sciences du langage, de l'anthropologie, de la psychologie, de la philosophie et, pour faire bonne mesure, de l'actuelle et « incontournable » cognition.

2.1 Le cadrage et ses référents

Mais tout cela reste général si, en contrepoint, aucune tentative de caractérisation et de saisie empirique du domaine d'investigation et des phénomènes pertinents dans son cadre n'est envisagée, si des propositions de conceptualisation permettant l'appréhension de ces phénomènes ne sont pas introduites et si l'élaboration d'outils pour les analyser n'est pas proposée. C'est pourquoi il importe de présenter (ou plutôt de rappeler) quelques-unes des notions-outils nécessaires pour appréhender cette dynamique sémiotique en les précisant et en les définissant dans le contexte de notre « travail » ordinaire d'humains socialisés, dotés de mémoire, marqués de souvenirs, porteurs de projets, de perspectives et communicants.

Cela étant, afin de ne pas surcharger le texte par cette reprise de notions dont certaines sont tout simplement triviales et éviter d'être trop répétitif, je me contenterai d'une présentation cursive. Pour des mises en contextes plus précises et de plus denses développements je renvoie à mes précédents travaux publiés (cf. Nicolai, 2011, 2012a,b,c, 2016a, b, c, d, 2017a, b, c, 2018...).

2.2 *La communication*

Elle se manifeste à travers les matériaux-outils (dont les langues) disponibles aux humains – bien évidemment socialisés – qui l’actualisent. En situation d’échange elle se développe grâce à des règles de fonctionnement et à des procédures toujours partagées, quoique continuellement reconstruites, appliquées en contexte sur un ensemble de représentations préalablement stabilisées qui *font sens* pour les humains que nous sommes. Naturellement, ces représentations intègrent l’*historicité* dérivée de leurs précédentes utilisations et le souvenir de leur efficacité fonctionnelle dans les activités communicationnelles antérieures. Conséquemment, à l’instar des règles de fonctionnement et des procédures, elles sont continuellement transformées. Autrement dit, la ‘communication’ ainsi pensée est le domaine naturel de la parole échangée, mais la parole conçue au sens de Jacques Ellul⁴.

2.3 *Acteurs de la communication*

En tant qu’« êtres humains » nous sommes les *acteurs de la communication* et l’activité liée à cet état de fait est la condition de l’émergence des « objets » – langues, symboles, et autres représentations, ... – qui rendent possible notre fonctionnement d’humains communicants et notre travail sémiotique dans sa dynamique ordinaire. Les acteurs de la communication que nous sommes, quels que soient les niveaux et les finalités de leurs actions, communiquent, échangent et ce faisant pratiquent leurs langues, modifient leurs outils de communication – dont les langues – au même titre que leurs attitudes et leurs comportements corporels. Ils ont ainsi un lien au matériau qu’ils utilisent et qu’ils transmettent dans cette mesure où, naturellement, ils le marquent activement (consciemment ou inconsciemment) à travers l’usage qu’ils en font.

2.4 *Rôles d’acteurs*

On postulera que ces acteurs assument continûment et simultanément deux rôles sociaux essentiels : celui d’*acteur séculier* et celui d’*acteur régulier*. Les acteurs séculiers renvoient à des fonctions ou à des rôles d’acteurs qui, dans un même tissu communautaire qu’ils contribuent à développer, actualisent et pratiquent leur activité communicationnelle (et donc leurs langues) sans y introduire une distanciation métalinguistique ou épilinguistique « conscientisée ». Concrètement, par l’utilisation qu’ils en font, ils stabilisent des formes linguistiques et langagières qu’ils font signifier au travers d’une intersubjectivité partagée sans réflexivité explicitement assumée. Corrélativement, les acteurs réguliers renvoient à des rôles d’acteurs qui développent des attitudes réflexives et produisent éventuellement un discours distancié par rapport aux pratiques, aux systèmes, aux représentations qu’ils s’emploient à objectiver en même temps qu’ils les produisent.

Notons qu’un acteur de la communication concentré sur son rôle d’acteur régulier est *également* un acteur séculier dans la mesure où il s’exprime, parle et communique et que, parallèlement, un acteur de la communication concentré sur son rôle d’acteur séculier est *également* un acteur régulier, car il ne peut pas ne pas avoir un jugement sur (une évaluation de) ses productions et sur celles auxquelles il est

⁴ En effet, pour J. Ellul, « [l]a parole est appel, échange, pour ne pas employer le terme usé de communication. Il n’est pas vrai qu’elle n’existe que pour communiquer des informations... Bien entendu, elle est *aussi* communication. Elle porte *aussi* des informations. [...] Elle est sans cesse un jeu de voilement-dévoilement. Le jeu de la relation humaine, qui est, mais qu’elle a rendue plus fine et plus complexe. Elle n’existe que par, pour, dans cette relation (Ellul 1981 : 20-21) ».

confronté. Cette articulation est fonctionnelle et nécessaire pour concevoir la dynamique de transformation des langues et des représentations symboliques que nous développons, le niveau de réflexivité qui la détermine et les procès de mise en signification qu'elles actualisent.

Dit autrement, la notion d'acteur au sein d'un espace naturellement socialisé prend en compte les pratiques des individus dans leurs procès de saisie, d'utilisation et d'élaboration de la langue, et/ou de tout autre code qu'ils fonctionnalisent, comme une instance continuellement en cours de transition anticipatrice (une activité *en train de se faire*). Dit encore autrement : à travers leurs rôles, les acteurs de la communication *agissent*. Ils ont des *stratégies*, une *histoire* et participent (en le sachant) aux procès de transformation des langues, de spécification des formes linguistiques et langagières et de création de sens. Ils ont une évidente *activité*, mais ils manifestent aussi un certain *activisme*. Finalement, ils *fonctionnent* tout simplement dans une interaction continue avec le monde qui les entoure pour atteindre leurs buts communicationnels. Ils sont au cœur du procès sémiotique.

2.5 Homogénéité et variation

Que ce soit dans leurs rôles séculiers ou dans leurs rôles réguliers les acteurs ne fonctionnent jamais indépendamment d'un support empirique. Leurs pratiques de discours s'actualisent en rapport avec la fonctionnalisation d'une *hétérogénéité* et d'une *variation* linguistique et langagière ; deux phénomènes qui ont été largement reconnus par la recherche dialectologique dès bien avant l'avènement de la sociolinguistique et dont tous les humains ont une conscience nette attestée par l'existence de leur activité métalinguistique, épilinguistique ou tout simplement ludique.

Constitutivement, on perçoit donc dans les langues, telles qu'elles sont utilisées et objectivées par leurs utilisateurs et par leurs descripteurs, la permanence de cette hétérogénéité (en regard de nos éventuels *a priori* ordinaires concernant les représentations systémiques que nous (nous) en faisons) et la permanence de cette variation (en regard de nos éventuels *a priori* ordinaires concernant la nécessité d'unicité de la désignation).

Cela veut dire qu'il existe effectivement dans nos pratiques langagières une dynamique de différenciation continue qui se manifeste en contexte, qui naît de – et dans – cette contextualisation. Cela veut aussi dire que les effets résultants de cette dynamique de différenciation, si dans certains cas ils peuvent être « non significatifs » et induits mécaniquement de l'usage ordinaire de la parole, non seulement ils ne le sont pas nécessairement, mais encore ils constituent le plus souvent un outillage hautement fonctionnalisable dans les procès de mise en signification de ce qui passe par la langue (*versus*, un autre code) et au travers d'elle (*versus*, de lui).

Autrement dit, cette dynamique de différenciation est généralement fonctionnalisable (et fonctionnalisée) à toutes fins utiles dans les *cadres communicationnels* au sein desquels les acteurs de la communication actualisent et « manipulent » (à tous les sens du terme) la langue et les codes. On sait que les approches sociolinguistiques intéressées à l'analyse des interactions ont largement perçu le phénomène.

2.6 Cadres communicationnels

Quelle que soit la communication, elle se développe nécessairement dans un *cadre communicationnel*. J'entends par là l'espace de « savoirs », de règles et de normes linguistiques, sociales et culturelles que partagent les acteurs de la communication pour

que leurs échanges soient efficaces, et au sein duquel la communication est censée passer sans distorsion majeure concernant la mise en signification de ce qui est transmis. Pratiquement, ce cadre communicationnel est prédéfini par celui qui énonce en tenant compte de l'ensemble des variables situationnelles du *hic et nunc* et de son projet de transmission de sens. Nous le redéfinissons interactionnellement ou non selon la conjoncture, les conditions, l'objectif de l'échange et la situation de discours⁵.

Ce cadre peut être *posé* ou *présupposé*, *ouvert* ou *fermé*. Il peut être constitué *de facto* ou *de jure*, il peut *aller de soi* ou être *imposé*. Il est aussi caractérisé par ce que j'appelle sa *portée*, entendue comme la limite potentielle au-delà de laquelle la bonne compréhension (mise en signification et transmission du sens) de ce qui est échangé dans le cadre communicationnel en question n'est plus garantie. Par ailleurs, dans la mesure où il doit être reconnu et interprété et dans celle où il peut éventuellement être *négocié*, il sera fonctionnalisé dans et par l'interaction, tout autant par le locuteur que par l'auditeur qui, de son côté, reconnaît, cherche, trouve – ou ne trouve pas – une signification à l'énoncé qui lui est proposé.

2.7 *Historicité*

J'en arrive maintenant à une notion banale, mais essentielle : l'*historicité*. Au niveau élémentaire auquel j'appréhende cette notion, je me situe là où nous nous insérons dans notre pratique communicationnelle du temps T par le biais et la rétention de caractères et de spécificités – éventuellement reconstruits – retenus de notre expérience communicationnelle du temps T-1. Cette historicité est consubstantielle de notre saisie du monde et de notre interprétation des signes. Elle retient la référence aux occurrences antérieures des formes et des énoncés qui nous ont individuellement ou collectivement concernés et qui se reconstruisent (que nous reconstruisons) au travers de nouvelles représentations susceptibles d'être évaluées dans l'interaction et d'être partagées dans un futur discursif. Elle précontraint le procès communicationnel, marque nos pratiques, marque les formes, marque la langue.

En se limitant au langage, l'*historicité* est toujours présente en arrière-plan des procès de transformation continue du sens qui prennent nécessairement en compte la contextualisation de leur état dans le *hic et nunc* et la perception à la fois individuelle et socialisée de leurs représentations antérieures. Elle se développe donc naturellement à travers notre pratique communicationnelle ordinaire et elle est partiellement une résultante de cette pratique. Mais, ainsi que je l'ai mentionné ci-dessus, parce qu'elle dépend des humains elle présuppose (et induit) toujours un procès de recadrage et de transformation des signes précédemment utilisés, lesquels sont recontextualisés et refonctionnalisés pour l'occasion (à chaque occasion !). Cela concerne des présuppositions de tous ordres, des routines communes, des stratégies et schémas prévisionnels de communication inductivement (re)élaborés en contexte tout autant que des données de code et de langue mémoriellement stabilisées, supposées connues de tous et postulées comme objectives.

2.8 *Rétention d'historicité*

À partir de là, on peut comprendre ce qu'est la *rétention d'historicité* : il s'agit de ce procès qui, par le rappel constant du « déjà-vu-et-déjà-produit-dans-tel-contexte-antérieur » en arrière-plan de notre activité communicationnelle, articule le sujet

⁵ Remarquons que si, dans la situation d'échange ordinaire, il est attendu que le cadre communicationnel soit socialement partagé, le point-limite d'un cadrage communicationnel qui serait limité à l'individu n'est pas inimaginable et n'est pas exclu par principe : il est simplement dysfonctionnel pour le partage de la communication ordinaire ainsi qu'elle est habituellement conçue et attendue.

individuel et le sujet collectif à son monde, objective (et/ou reconstruit) ce qui s'est produit et, en fonction de ce rappel, fait *signifier* ce qui est en question dans le présent. Les interactants que nous sommes dans notre pratique communicationnelle ordinaire comme dans notre pratique d'élaboration de connaissances, sont donc les garants, les transmetteurs et les « transformeurs » de cette historicité. Une historicité qui, par sa rétion, sa reprise et sa mise en référence, inscrit continûment l'effet de ce qui est advenu dans nos constructions épistémiques, dans nos comportements et dans l'élaboration de ce qui est en cours. Ainsi nous contribuons *de facto* à *créer du sens* et à développer l'efficace d'une dynamique de la mise en signification dans le cadre communicationnel qui est fonctionnel au temps T de notre activité. Bien évidemment, l'impact de l'historicité sur les formes des langues n'a jamais été ignoré, tout aussi bien en arrière-plan des études de linguistique historique et de la dialectologie que des approches actuelles sur la dynamique des langues ; même si les conclusions qu'on en tire (ou qu'on n'en tire pas, c'est selon) peuvent être variables selon les domaines d'étude.

2.9 Négociation et élaboration de sens.

Finale­ment, il est intéressant de constater que ces « référents » matériels et immatériels sont à la fois extrêmement banals, déterminés et déterminants dans les procès d'élaboration de sens que nous actualisons. Ils participent du travail ordinaire de la dynamique sémiotique. Parfois implicite parfois explicite, parfois considérée *de facto* comme cadre et parfois postulée comme dynamique, parfois laissée aux marges ou parfois théorisée, la reconnaissance de ce travail des acteurs de la communication et de son impact est essentielle. C'est l'attention à cette reconnaissance-là qui va orienter la suite de ce texte, ce qui justifie la volonté de conceptualisation de notions vagues telles que 'variation', 'hétérogénéité', 'cadre communicationnel' et 'historicité' ; notions qui ont été reconnues depuis longtemps (toujours ?) dans le domaine des sciences du langage au même titre que le 'travail des acteurs de la communication'. Cela justifie également un retour sur quelques notions benvenistiennes qui ont contribué à affiner nos questionnements sur la problématique de l'*élaboration du sens* dans la langue et celle de la *mise en signification* au travers du discours.

3. Signifier selon Benveniste, ou la signifiante benvenistienne⁶

S'adressant à une communauté de philosophes lors de l'inauguration du 13^e Congrès de Philosophie de langue française à Genève, en 1966, et en préalable à une présentation de ses développements à propos de sa distinction entre 'sémiotique' (orientée vers l'analyse du « sens » dans l'espace systémique) et 'sémantique' (ouvrant vers la considération de la « signification » dans l'espace discursif) qui le démarque sensiblement de la perspective saussurienne, Émile Benveniste (1974 : 217), positionné en 'linguiste éminent et averti', avait introduit sur ces questions un débat⁷ qu'il structurait d'une part autour de la considération de la place et des modalités de présence de notre subjectivité dans la langue et d'autre part autour d'une distinction entre la reconnaissance du sens dans un espace intralinguistique et les procès de mise en

⁶ Je précise qu'une première présentation des réflexions de ce chapitre a eu lieu à Genève (12-13 janvier 2017) à l'occasion du Colloque : *Le Cours de Linguistique Générale. 1916-2016 Atelier libre « Linguistique et sémiotique »* (Cf. Nicolai 2017b).

⁷ Indépendamment de la lecture des textes de Benveniste, l'on peut se référer à Cl. Normand (1989, 1996) pour une approche de cette dimension de la pensée de Benveniste.

signification ouvrant sur le monde dans une espace translinguistique.

Sans surprise, il affirmait que le caractère primordial et la vocation originelle du langage étaient de signifier puis, se tournant vers les fonctions de cet outil, il les envisageait « si diverses et si nombreuses que cela reviendrait à citer toutes les activités de parole, de pensée, d'action, tous les accomplissements individuels et collectifs qui sont liés à l'exercice du discours ». Finalement il condensait son propos, concluant que « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à **vivre** » ce que, tout naturellement, peu de monde envisagerait de contester ; mais ce que, dans le même mouvement, tout le monde peut plus ou moins librement interpréter⁸. Ce faisant, à l'attention de ses auditeurs du moment, philosophes éminents, il soulignait explicitement le *vivre* dans « le langage sert à **vivre** », donnant ainsi toute sa force à un énoncé orienté vers ce qu'il nommait la relation de *signifiance* (« propriété de signifier ») :

Le caractère commun à tous les systèmes et le critère de leur appartenance à la sémiologie est leur propriété de signifier ou SIGNIFIANCE, et leur composition en unités de signifiance, ou SIGNES (51) ; [...] La signifiance de la langue [...] est la signifiance même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là de toute culture (1974 : 60).

Et encore :

La langue combine deux modes distincts de signifiance, que nous appelons le mode SÉMIOTIQUE d'une part, le mode SÉMANTIQUE de l'autre [...] Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiance des signes et la signifiance de l'énonciation (1974 : 63-64).

Précisons enfin que : « [...] Avec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiance qui est engendré par le discours. [...] Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU ; le sémantique (le discours) doit être COMPRIS (1974 : 64). »

La considération du *vivre* au même titre que celle de la *signifiance* de la langue (et des signes qui la constitue et qu'elle permet de déployer) sont des notions importantes dans son exposé car cela contribue à préciser le cadre dans lequel il situait le langage comme objet, sa fonctionnalité comme usage et la direction qu'il entrevoyait pour son étude⁹. Toutefois, à ce stade, l'énoncé benvenistien reste intuitif et très général quant à ce qu'il faut retenir avec cette notion de la *signifiance*. Nonobstant la pertinence potentiellement cathartique sinon opérationnelle de son affirmation dans un dernier tiers du 20^e siècle encore porté par le vertige structuraliste, un esprit chagrin pourrait n'y trouver guère autre chose que l'évidence indiscutable, mais cependant floue, d'un terme sous-déterminé. Donc d'un terme en attente d'une saisie, d'une appropriation (appropriation qui se produira effectivement, par exemple, dans le cadre « surdéterminant » d'une sémanalyse alors en cours d'élaboration).

⁸ Penser à Meschonnic (1997, § 50) qui, à propos de cet énoncé, aura considéré que le problème sous-jacent « passe par donner du corps au langage ». Il est certain que langage et corps articulent des relations importantes dans l'organisation des procès de mise en signification. Cf. Guiraud (1967), Jakobson (1976), Fónagy (1983), mais aussi Nicolai (1985, 1986, ou encore 2012c : 189-190) et aujourd'hui, les travaux qui se développent dans certaines directions cognitives et énaïctives. Pour autant je ne suis pas sûr que ce soit cette dimension là qui soit considérée dans l'énoncé de Benveniste.

⁹ Voir aussi l'« écorché » de ses cours 1 et 7 au Collège de France (1968/69).

Cela étant, même renvoyées au niveau de ce qui, aujourd'hui, peut relever du topos, ces considérations ont de l'importance puisque ce sont les langues et le langage qui fourniront le cadre général de tout développement et de tout questionnement concernant la problématique des signes (sémiotique) et de leur (mise en) signification (sémantique), et au-delà¹⁰ ! Je continue donc de citer Benveniste notant que « [l]a nature sémiotique paraît être commune à tous les comportements qui s'institutionnalisent dans la vie sociale, parce qu'ils sont des entités à double face, pareils au signe linguistique (1974 : 223) », tout en précisant qu'à travers la « *double signifiante* » qui le caractérise, le langage ouvre vers le monde. Il dira encore :

... [l]a notion de sémantique nous introduit au domaine de la langue en emploi et en action ; nous voyons [...] dans la langue sa fonction de médiatrice entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, entre l'esprit et les choses, transmettant l'information, communiquant l'expérience, imposant l'adhésion, suscitant la réponse, implorant, contraignant ; bref, organisant toute la vie des hommes... (1974 : 224).

Dès lors, dans la mesure où l'on retient que, à la différence du « sémiotique qui se caractérise comme une propriété de la langue », « le sémantique résulte d'une activité du locuteur qui met en action la langue » et que « ... une phrase participe toujours de 'l'ici – maintenant' [...] pour traduire une certaine idée intéressant un certain présent d'un certain locuteur » (1974 : 225-226), la place de l'homme – en tant que sujet de l'énonciation – est définie en creux dans la langue¹¹.

Il dégagera enfin l'horizon, précisant encore que :

[i]l faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique... Ce dépassement se fera par deux voies : (i) dans l'analyse intralinguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe et qui sera sémiotique ; (ii) dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation (1974 : 66).

Toutes ces considérations manifestent effectivement un dépassement de la proposition sémiologique saussurienne sans toutefois préciser les moyens concrets de sa mise en œuvre. Autant de propositions donc qui, chacune sur quelque point, croisent naturellement, comme je m'essaie à le montrer, la problématique du sens appréhendée sous l'angle de ce que j'appelle la *dynamique sémiotique* (cf. Nicolai 2011, 2016, 2017).

Cet horizon de référence « saussurien remodelé » fondé en arrière-plan sur les

¹⁰ Ce qui est tout à fait dans l'air du temps de l'époque. Cf. Benveniste (1974 : 38) répondant dans une interview de P. Daix : « Quand je vous disais que nous voyons aujourd'hui cette espèce de convergence entre plusieurs sciences, c'est pour souligner qu'on retrouve les mêmes articulations dans les notions telles que les ont configurées certains esprits qui n'avaient certainement pas en vue les catégories linguistiques. C'est cette convergence qui est intéressante et qui devient un nouveau problème pour nous ».

¹¹ Une approche tout particulièrement citée par Cl. Normand (1996) qui commentera ce programme qui conjugue « sous le chef de la sémiologie, le sens et le sujet », et dira reconnaître là « ce philosophe « malheureux » contrarié par le linguiste », dont il [lui est] arrivé de suggérer la « double postulation ».

postulats que « *seule la langue permet la société* » et que c'est « [l]a langue [qui] constitue ce qui tient ensemble les hommes, le fondement de tous les rapports qui à leur tour fondent la société (Benveniste 1974 : 62) » permet de comprendre le reproche que Benveniste faisait à Peirce lorsqu'il concluait que pour ce dernier « la langue est partout et nulle part » (1974 : 44) et n'est donc jamais qu'un outil dans l'ordre des signes, lequel est ainsi un ordre qui est omniprésent à tous les niveaux de notre saisie du monde, constituant le cadre catégoriel et analytique susceptible de permettre cette saisie. Cette critique-là souligne l'importance de l'écart entre la notion benvenistienne de *signifiante* et la notion peircienne de *semiose*. Il précisera :

La difficulté qui empêche toute application particulière des concepts peirciens, hormis la tripartition bien connue, mais qui demeure un cadre trop général, est qu'en définitive, le signe est posé à la base de l'univers entier, et qu'il fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et comme principe d'explication pour tout ensemble, abstrait ou concret (1974 : 44).

Et encore :

L'homme entier est un signe, sa pensée est un signe, son émotion est un signe. Mais finalement ces signes, étant tous signes les uns des autres, de quoi pourront-ils être signe qui NE SOIT PAS signe ? Trouverons-nous le point fixe où amarrer la PREMIÈRE relation de signe ? L'édifice sémiotique que construit Peirce ne peut s'inclure lui-même dans sa définition (1974 : 45).

De son point de vue de linguiste Benveniste avait peut-être raison, mais cela ne clarifie rien. Cela suggère plutôt d'approfondir une réflexion qui n'a rien de nouveau et qui, de par sa permanence, est symptomatique d'une difficulté de saisie conduisant à ces mêmes questionnements qui sous-tendent l'ensemble de la problématique de la dynamique sémiotique. Une réflexion qui demande à être reconnue dans toute sa dimension spéculaire :

- (i) En tant que nous sommes nécessairement les acteurs de/dans ce « procès double », de création de sens et de mise en signification, qu'est-ce que nous (y) faisons exactement ?
- (ii) Comment le constituons-nous ?
- (iii) Comment nous constitue-t-il ?
- (iv) De quel « accrochage initial » partons-nous ?
- (v) Quel fil dévidons-nous ?

Ces questionnements distancés qui portent sur les procès d'élaboration de sens dans la langue, sur la mise en signification d'un échange communicationnel, sur le travail du signe, sur le signe et à travers le signe, ne sont bien évidemment pas réservés à la seule « sagacité » des linguistes. Ils concernent peu ou prou tous les domaines où

une mise en signification peut être reconnue et sont légitimes dès lors qu'on se propose de réfléchir aux procès interprétatifs et aux modes de « signifier » que nous mettons en œuvre. Nous les retrouvons ainsi ailleurs.

4. De la double signifiance benvenistienne de la langue à la sémanalyse du texte

Détachée du schéma saussurien, l'approche benvenistienne du langage n'aura pas été sans écho dans le dernier tiers du 20^e siècle en ce qu'elle a été l'une des références dans le domaine alors très actif d'une saisie volontairement critique de la linguistique (structurale, générative), et d'une « théorie de la littérature » en construction qui interrogeait sur les fonctions du *texte* et sur la place du *sujet*¹² dans une modalité fortement psychanalytique. Se légitimant d'une fonctionnalité « translinguistique », le transfert¹³ (ou plutôt l'extension) d'une réflexion concernant la « double signifiance de la langue » et quelques autres notions benvenistiennes a fort potentiel intuitif vers le domaine alors en gestation de cette théorie de la littérature, avec la postulation d'une *signifiance du texte* au travers duquel sourd et se manifeste le *sujet*, se trouve exemplifié dans le programme de sémanalyse de Julia Kristeva. Un programme qui, en subvertissant les notions benvenistiennes d'*engendrement*¹⁴ et d'*interprétance*¹⁵, visait à mettre en évidence, à théoriser et à analyser le saut vers la « production / productivité textuelle » (dans les termes de cette sémanalyse).

Cela s'est fait en liant cette productivité d'une part au couple génotexte / phénotexte¹⁶ qu'elle a élaboré afin de donner une « profondeur » (c'est-à-dire assurer / reconnaître un espace propre au développement et à la manifestation du 'sujet' et de sa dynamique dans le texte en 'production') au procès d'engendrement non pas d'un 'système', mais du 'texte' tel que conçu dans ce cadre théorique et d'autre part, à un « robuste » et revendiqué arrière-plan de psychanalyse lacanienne, introduisant un « sujet en procès » qui s'inscrit dans le « système signifiant » de la langue, par son « manque » même.

S'il est évident qu'en dépit de son volontarisme cette approche ne s'est pas

¹² Par exemple – dans les termes 'lacaniens' de Kristeva – le sujet « forclos » dans la métalangue ; le sujet « suspendu » de la langue, le sujet « barré » dans le signifiant, ... (cf. Kristeva 1971b, 1977).

¹³ Dans son acception banale (non psychanalytique).

¹⁴ Relation qui « vaut entre deux systèmes distincts et contemporains, mais de même nature, dont le second est construit à partir du premier et remplit une fonction spécifique (Benveniste 1974 : 61) ».

¹⁵ Relation qui n'a rien à voir avec la notion peircienne d'interprétant, ainsi que Benveniste le précisait lui-même (cf. Benveniste 2012 : 77). La relation d'interprétance est « celle que nous instituons entre un système interprétant et un système interprété. Au point de vue de la langue, c'est le rapport fondamental, celui qui départage les systèmes en systèmes qui articulent, parce qu'ils manifestent leur propre sémiotique, et systèmes qui sont articulés et dont la sémiotique n'apparaît qu'à travers la grille d'un autre système d'expression. On peut ainsi introduire et justifier ce principe que la langue est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques » (1974 : 61). [...] « ... la relation d'interprétance, qui est sémiotique, va à l'inverse de la relation d'emboîtement, qui est sociologique. Celle-ci, objectivant les dépendances externes, réifie pareillement le langage et la société, tandis que celle-là les mets en dépendance mutuelle selon leur capacité de sémiotisation (1974 : 62) ».

¹⁶ Couple notionnel issu de la biologie mais repris de la grammaire applicationnelle du linguiste russe S. K. Šaumjan qui le définit ainsi : « My distinction of phenotypes and genotypes in structural linguistics [cf. 1961] enable us to assert that, since the linear order of succession of linguistic elements belongs to the directly observable aspects of language and is not connected with inner relations between linguistic elements, the structures of strings must be considered as linguistic phenotypes (Šaumjan 1971 : 143) ».

imposée hégémoniquement et n'a pas effacé les autres modalités de saisie de la littérature et de l'interprétation des textes, elle a toutefois contribué à ouvrir quelques horizons ; et ce fait, ajouté à cet autre fait que des apparentements terminologiques (cf. sujet, signifiante, sens, ...) sont toujours susceptibles d'entretenir un flou conceptuel suffit à justifier la présentation de ses concepts¹⁷.

Au travers de certaines des définitions proposées, revenons donc vers quelques notions essentielles ; tout particulièrement celles de *texte* et d'*intertexte*, de *sujet*, de *génotexte* / *phénotexte* et de *signifiante*.

4.1 Texte

Pour Kristeva, ce qu'elle appelle le texte (qui est tout autant – et peut-être davantage – une élaboration conceptuelle qu'une donnée empirique) n'est pas une notion simple. Elle dira :

[...] si le concept de *texte* posé ici échappe à l'emprise de l'objet littéraire [...], on ne saurait le confondre avec cet objet plat que la linguistique pose comme *texte* en s'efforçant de préciser les « règles vérifiables » de ses articulations et transformations. [...] Le texte n'est pas un ensemble d'énoncés grammaticaux ou agrammaticaux ; il est ce qui se laisse lire à travers la particularité de cette mise ensemble de différentes strates de la signifiante ici présente dans la langue dont il éveille la mémoire : l'histoire (1969 : 16).

Puis elle reformulera :

[le texte] ne se contente pas de *représenter* – *signifier* le réel. Là où il signifie, dans cet effet décalé ici présent où il représente, il participe à la mouvance, à la transformation du réel qu'il saisit au moment de sa non-clôture.

Le *texte* ainsi donné n'est évidemment pas l'objet littéraire du critique traditionnel ni le matériel brut du linguiste ; dans les termes de ceux qui l'ont conçu c'est le lieu très particulier d'une *pratique signifiante*, d'une *productivité*¹⁸. Il est ce « ce » qui s'appréhende au travers du mille-feuille dynamique (matériel et conceptuel) qui/que génère la « signifiante » (ou dans lequel la « signifiante » s'articule) ; un « ce » déterminé par « l'histoire » car il est cet objet particulier qui active « [...] un certain type de production signifiante qui occupe une place précise dans l'histoire et relève d'une science spécifique qu'il faudra définir. [...] il relève d'une théorie de la signification (1969 : 279) ». Il active également cette « signifiante » dont le flou demande à être précisé pour éviter d'en faire la tarte à la crème de toute réflexion qui s'intéresse à la problématique du sens et de la mise en signification.

Autrement dit, le *texte* est bien un lieu où un *sujet* se manifeste, et là, Kristeva en propose la saisie par les moyens de la *sémanalyse* qu'elle introduit comme une approche à vocation « scientifique » de ce *texte* dont la fonction est de :

¹⁷ Barthes commentera cette approche en disant : « l'écriture de Kristeva possède à la fois une discursivité, un « développement » [...] et une formulation [...], une germination : c'est un discours qui agit moins parce qu'il « représente » une pensée que parce que, immédiatement, sans la médiation de la terne écriture, il la produit et la destine. Cela veut dire que la sémanalyse, Julia Kristeva est la seule à pouvoir la faire » (Barthes 1970, *La Quinzaine littéraire* 94 // *Œuvres complètes* vol. 3, 2002 : 477).

¹⁸ Voir aussi Barthes (1973).

[...] marquer tout d'abord une différence par rapport à la sémiotique et pour insister ensuite sur le fait qu'il s'agira de ne pas bloquer l'étude des pratiques signifiantes par le « signe », mais de le décomposer et d'ouvrir dans son dedans un nouveau dehors, un nouvel espace de *sites* retournables et combinatoires, l'espace de la *signifiance*.

4.2 Génotexte / phénotexte

Sans aucun doute le *texte* ainsi considéré avec toute sa caractérisation de lieu de *productivité* d'une *signifiance* qu'un *sujet* appréhende, développe, transforme et modifie, demande à être conceptuellement *travaillé* pour que nous puissions saisir la dynamique qui le « tient » et l'*engendre*. Dans la perspective de la sémanalyse, cela ouvre vers la distinction entre *phénotexte* et *génotexte* qu'elle précise ainsi :

[l]e génotexte sera [...] le seul transport des énergies pulsionnelles organisant un espace où le sujet n'est pas encore une unité clivée qui s'estompera pour donner lieu au symbolisme, mais où il *s'engendre* comme tel par un procès de frayage et de marques sous la contrainte de la structure biologique et sociale. C'est-à-dire que le génotexte, s'il est repérable à travers le langage, n'est pas linguistique [...]. On dira qu'il est un *procès* qui tend à articuler dans des structures éphémères [...] et non-signifiantes [...] les séries suivantes: a) les dyades pulsionnelles ; b) le continuum corporel et écologique ; c) l'organisme social et les structures familiales traduisant les contraintes du mode de production ; d) les matrices d'énonciation qui donnent lieu à des « genres » de discours [...], à des « structures psychiques » [...] ou à différentes distributions des protagonistes de l'énonciation.

Quant au *phénotexte*,

c'est le langage qui dessert la communication et que la linguistique décrit en « compétence » et en « performance ». Il reste toujours dissocié, scindé, irréductible par rapport au procès sémiotique qui agit le génotexte. Le phénotexte est une structure [...], obéit à des règles de la communication, suppose un sujet de l'énonciation et un destinataire. Le génotexte est un procès, traverse des zones à limitations relatives et transitoires, et consiste en un parcours non bloqué par les deux pôles de l'information univoque entre deux sujets pleins. (Kristeva, 1974 : 83)¹⁹

Finalement, cette notion duelle s'articulera dans « le procès de la signifiance » qui :

¹⁹ En complément, voici la définition qu'en donne Barthes, fidèle et sans doute plus « compréhensible » pour qui ne possède pas l'arrière-plan conceptuel / culturel de la psychanalyse lacanienne : « [l]e *phénotexte*, c'est « le phénomène verbal tel qu'il se présente dans la structure de l'énoncé concret ». La signifiance infinie se donne en effet à travers une œuvre contingente : c'est ce plan de contingence qui correspond au phéno-texte. [...] Le *géno-texte*, lui, « pose les opérations logiques propres à la constitution du sujet de l'énonciation » ; c'est « le lieu de structuration du phéno-texte » ; c'est un domaine hétérogène : à la fois verbal et pulsionnel [...]. Le géno-texte ne peut donc relever exclusivement du structuralisme (il est structuration, non structure), ni de la psychanalyse (ce n'est pas le lieu de l'inconscient, mais des « rejets » de l'inconscient) ; il relève d'une logique générale, multiple, qui n'est plus la seule logique de l'entendement. Le géno-texte est, bien entendu, le champ de la signifiance (Barthes 1973) ».

comprendra alors le génotexte comme le phénotexte, et ne saurait faire autrement, car c'est dans le langage que se réalise tout fonctionnement signifiant (même lorsque cette réalisation n'utilise pas le matériau du langage), et c'est à partir du langage qu'une approche théorique peut essayer d'y pénétrer (1974 : 83).

4.3 Intertexte

Parallèlement, et étroitement liée à cette notion de *texte*, il y a la considération des dimensions de l'espace qu'il constitue, qu'il manifeste, qu'il autorise : « le sujet de l'écriture, le destinataire et les textes extérieurs (trois éléments en dialogue) », car « [...] tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. (1969, 84-85) ». Cela caractérise bien évidemment la notion d'*intertexte* que les théoriciens de la littérature des années '70, se référant également à Bakhtine, ont largement intégrée (cf. Barthes 1973, Genette 1982, Rifaterre 1983, ...). Barthes la synthétisera en ces termes :

[...] tout texte est un *intertexte* ; d'autres textes sont présents en lui [...].
Passent dans le texte, redistribués en lui, des morceaux de codes, des formules, des modèles rythmiques, des fragments de langages sociaux, etc., car il y a toujours du langage avant le texte et autour de lui. [...] l'intertexte est un champ général de formules anonymes, dont l'origine est rarement repérable, de citations inconscientes ou automatiques, données sans guillemets. Épistémologiquement, le concept d'intertexte est ce qui apporte à la théorie du texte le volume de la socialité : c'est tout le langage, antérieur et contemporain, qui vient au texte, [...] selon la voie d'une [...] dissémination - image qui assure au texte le statut, non d'une *reproduction*, mais d'une *productivité*. [...] la théorie actuelle du texte [...] cherche à percevoir le tissu dans sa texture, dans l'entrelacs des codes, des formules, des signifiants, au sein duquel le sujet se place et se défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans sa toile (Barthes, 1973).

4.4 Signifiante

J'ai noté le risque de flou conceptuel susceptible de « nimer » la notion de *signifiante*. Dans son cadre théorique, Kristeva la précisera en ces termes :

Nous désignerons par *signifiante* ce *travail* de différenciation, stratification et confrontation qui se pratique dans la langue, et dépose sur la ligne du sujet parlant une chaîne signifiante communicative et grammaticalement structurée. La sémanalyse qui étudiera dans le *texte* la signifiante et ses types, aura donc à traverser le signifiant avec le sujet et le signe, de même que l'organisation grammaticale du discours, pour atteindre cette zone où s'assemblent les *germes* de ce qui *signifiera* dans la présence de la langue (1969 : 9).

Elle spécifiera encore :

[...] le *sens* dit et communiqué du texte (du phénotexte structuré) *parle* et *représente* cette action révolutionnaire que la signifiante *opère*, à

condition de trouver son équivalent sur la scène de la réalité sociale. Ainsi, par un double jeu : dans la matière de la langue et dans l'histoire sociale, le texte se *pose* dans le réel qui l'engendre.

Puis, revenant à nouveau sur la notion dans un texte (1974) davantage marqué de sa réflexion lacanienne, elle détaillera :

Ce que nous désignons par *signifiance* est précisément cet engendrement illimité et jamais clos, ce fonctionnement sans arrêt des pulsions vers, dans et à travers le langage, vers, dans et à travers l'échange et ses protagonistes : le sujet et ses institutions. Ce procès hétérogène, ni fond morcelé anarchique, ni blocage schizophrène, est une *pratique* de structuration et de déstructuration, passage à la *limite* subjective et sociale, et – à cette condition seulement – il est jouissance et révolution (1974 : 15).

4.5 *Sujet*

Mais tout ce déploiement terminologique et toute cette élaboration conceptuelle n'auraient pas de sens – si l'on peut dire – sans la considération du *sujet* qui est au centre de l'attention de cette approche théorique. Tout ce développement sur le *texte*, l'*intertextualité*, ou la *signifiance* ne prend sa pertinence que pour autant que l'on en revienne vers le *sujet* dans son rapport (dans mes termes) à la *mise en signification* et à l'*élaboration du sens*. C'est donc ainsi que, dans la « texture » de l'*intertexte*, dans les interstices du *texte*, l'on voit un *sujet* apparaître ! Intéressons-nous donc à lui.

Ce sujet n'est ni le *sujet* de la grammaire, ni celui de la psychologie, ni l'*énonciateur* benvenistien dans le discours et, bien évidemment, il n'est pas davantage l'*acteur de la communication* de la dynamique sémiotique. Kristeva soulignera qu'il « n'a plus la belle unité du *cogito* cartésien » et elle le posera comme un « sujet pluriel », un « sujet en procès », qui « se déplace, se dévie et se perd lorsqu'il énonce », [...] qui, s'engageant dans d'autres logiques (celle du signifiant et celle de la contradiction), se débat avec le sens et se déconstruit (« se perd »). Un sujet donc, qui « explore comment la langue le travaille et le défait dès lors qu'il y entre (au lieu de la surveiller) » ; un sujet qui, en quelque sorte, est celui de la psychanalyse. Cela étant, il n'y a pas que le *sujet* qui se distingue ici dans un univers dont la sémanalyse conduit à reconsidérer les marques au travers d'une terminologie potentiellement fallacieuse pour qui n'a pas le prérequis d'une « teinture psychanalytique », ou qui en reste aux définitions dictionnaires. Le lieu dans lequel ce sujet est censé se manifester est aussi essentiel, car le *sujet* naît du terreau dans lequel il est enraciné et duquel il prend sa force. Cela nous renvoie à une autre notion : celle de *sémiotique* !

Ce que subsume ici le terme *sémiotique* cesse d'être vague. Ce n'est pas la potentielle variante locale d'une sémiologie saussurienne à élaborer, mais ce n'est pas non plus la distinction introduite par Benveniste face à la « sémantique ». La notion est fortement subvertie par rapport à ses acceptions initiales dans la mesure où elle est explicitement rapportée à un arrière-plan psychanalytique. Kristeva l'introduit ainsi : « Notre position du sémiotique est [...] inséparable d'une théorie du sujet qui tient compte de la position freudienne de l'inconscient. [...] (1974 : 30) ». Elle précise :

[f]rayages, transports d'énergie, découpage du continuum corporel, social, aussi bien que celui du matériau signifiant, établissement d'une distinctivité et son ordonnancement dans une *chora* mouvementée, dans

une totalité rythmique, mais non expressive (1974 : 40) .

Puis elle commentera :

[...] Simultanément et par là même, le terme de « sémiotique » se donne comme une partie d'un processus plus large qui l'englobe et qui est le *procès de la signifiance* [...]. Le sémiotique est donc une modalité du procès de la signifiance en vue du sujet posé (mais comme absent) par le symbolique.

Et là, en rapport avec une interprétation particulière de la *chôra* platonicienne (χώρα) qu'elle réinterprète également²⁰, elle précisera à nouveau que *le sémiotique* concerne les pulsions et leurs articulations et qu'il se distingue « du domaine de la signification, qui est toujours celui d'une proposition ou d'un jugement ; c'est-à-dire un domaine de *positions* ». Elle introduit ainsi la distinction entre le *sémiotique* et le *thétique* qui, dans sa terminologie, renvoie à l'explicite, au constitué et à la règle. Ainsi c'est ce thétique qui :

permet la constitution de l'ordre symbolique avec toute la stratification verticale de celui-ci (réfèrent, signifié, signifiant) et toutes les modalités de l'articulation logico-sémantique qui s'ensuivent. [...] Mais sa nécessité absolue n'est pas exclusive : le sémiotique qui le précède, le déchire constamment, et cette transgression occasionne toutes les transformations de la pratique signifiante : ce qu'on appelle la « création ». Qu'elle soit du domaine du métalangage [...] ou de la littérature, c'est toujours l'afflux du sémiotique qui remodèle l'ordre symbolique (1974 : 61).

5. Grand écart ou mur de verre ?

À l'issue de cette mise en bouche, nous pourrions envisager de procéder à d'autres confrontations entre les conceptualisations propres à l'aventure de la sémanalyse et celles que je retiens pour la dynamique sémiotique. J'en resterai cependant là pour m'intéresser aux glissements sémantiques – assumés ou non – que cette comparaison permet d'envisager puisque, avec bientôt l'empan d'un demi-siècle, la confrontation met en évidence d'une part, la présence de certaines constantes thématiques et méthodologiques susceptibles de fonctionner en tant que « passerelles conceptuelles », mais parfois aussi comme chausse-trappes, et d'autre part l'existence d'un appareillage notionnel à fort potentiel intuitif, mais propice à des errements sémantiques. Le risque de dérive existe donc en raison aussi bien de ces constantes thématiques partagées que du flou inhérent dans la signification de termes qui, étant aussi, pour l'essentiel, des mots ordinaires du langage courant, semblent pouvoir être « compris » sans glose particulière (cf. 'sujet', 'texte', 'production', 'signifiance', 'engendrement', etc., pour la sémanalyse ; 'dynamique', 'élaboration du sens', 'mise en

²⁰ Cf. « les pulsions articulent ... ce que nous appelons la *chora* : une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs *stases* en une motilité aussi mouvementée que réglementée. [...] Nous empruntons le terme *chora* ... pour désigner une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvements et de leurs stases éphémères (1974 : 22-23) ». Pour quelques précisions complémentaires situant cette notion de *chora* on peut se référer au texte « *Le sujet en procès* » (1973) republié dans *Polylogue* (1977), en particulier la note 1, p. 57.

signification', etc., pour la dynamique sémiotique).

Commençons par faire le point de quelques constantes thématiques susceptibles de fonctionner comme « passerelles conceptuelles » :

- un intérêt envers les *procès* et *dynamiques* qui organisent la *mise en signification* et l'*émergence du sens* ;
- une attention en ce qui concerne *notre place* (mais qui est ce « nous » ici considéré ?) dans ces *procès* (mais 'place' en tant que quoi ? En tant que 'sujet' ? En tant qu' 'acteur' ? – Mais quel 'sujet' ? Mais quel 'acteur' ?) ;
- la reconnaissance d'une toujours présente (quand bien même elle peut être conjoncturellement estompée) *visée réflexive clivant le sujet // les acteurs* et contribuant à structurer leurs parcours ;
- la postulation d'une toujours manifeste *incidence de l'histoire // dimension d'historicité* déterminante dans les procès en cours ;
- une indispensable *réflexion épistémologique* en lien avec le (re)cadre théorique continu qui sous-tend le procès d'élaboration conceptuelle dans lequel nous sommes toujours engagés.

Il s'agit là de considérations qui se retrouvent aussi bien dans l'espace épistémique de la sémanalyse (sensible aux *frayages* et à la *forclusion* du *sujet* que présuppose son arrière-plan psychanalytique) que dans celui de la dynamique sémiotique (sensible à l'*activité* et à l'*activisme* des *acteurs de la communication* que présuppose son cadrage pragmatique et sa visée fonctionnelle).

Toutefois ces connexités sont insuffisantes pour occulter les différences de postulats de départ, d'objectif visé et d'objet saisi²¹. Il importe donc de « voyager sous les mots ».

5.1 Du texte agit par le 'sujet' à la langue transformée par l' 'acteur'

Revenons vers certaines des notions introduites, et tout d'abord celle de *texte*. Dans l'univers de la sémanalyse le *texte* est présenté comme n'étant ni « l'œuvre morte d'un auteur » ni le « corpus figé du linguiste » ; c'est une œuvre vive puisque sous la matérialité de sa manifestation écrite ce texte est non seulement le lieu de rencontre avec le lecteur et l'auteur, mais encore – et surtout – de la rencontre avec le *sujet* que ce texte aura laissé poindre.

Ainsi, au travers du figé de sa lettre le *texte* est à la fois un produit et une production²², une entité dynamique en réévaluation continue par laquelle du sens se

²¹ Et cela, même si une partie non négligeable des questionnements sous-jacents au projet de la *sémanalyse* pourraient tout aussi bien être « approximés », « re-présentés » par les mêmes « formules » que celles que, indépendamment, j'ai introduites dans ma réflexion sur la *dynamique sémiotique* – par exemple : « *En tant que nous sommes nécessairement les acteurs de/dans ce « procès double », de création de sens et de mise en signification, qu'est-ce que nous (y) faisons exactement ?*, etc. ».

²² Barthes (1973), citant Kristeva, le retient dans ces termes : « un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue en mettant en relation une parole communicative visant l'information directe avec différents énoncés antérieurs ou synchroniques ».

manifeste, se forme, se faufile, se transforme et se transmet. Et ce sens, potentiellement (sup)porté par la matérialité signifiante que lui offre la langue, n'est pas *que* celui des « mots » de cette langue, il procède également de ce qu'instille ce *sujet* ; lequel, tout en étant postulé comme étant toujours présent, n'est que rarement le porteur légitimé du discours tenu dans cette langue – un sujet forclos.

D'autre part, si l'on se retourne vers la *dynamique sémiotique*, c'est à d'autres types d'objets que nous avons affaire : les *échanges* actualisés par la *parole manifestée* en situation d'interaction sous forme d'énoncés grâce aux *acteurs de la communication*. L'« échangé objectivé » qu'ils produisent en situation leur servira d'outil, les masquera et les (re)présentera. Bref, il fera signifier le tout et créera du sens en contexte ; contribuant *in fine* (et pour l'essentiel à leur insu) à la transformation des langues par l'effet de leur activité communicationnelle, maîtrisée seulement en partie.

Je note ainsi que ce que ces deux approches épistémiques partagent se situe sur le plan d'un intérêt général pour comprendre et analyser la *dynamique* contextualisée et située qui s'actualise dans les procès de *mise en signification* et dans l'élaboration corrélative d'un sens donné à ce qui est échangé. La problématique de l'interprétation de ce qui est donné à saisir est donc au centre de cet intérêt, en même temps que la reconnaissance de la contextualité et de l'historicité de ce qui se passe. Ce qui n'est pas rien. Mais les affinités s'arrêtent là car si *derrière le texte* (qui n'est jamais transformé dans sa lettre) la sémanalyse envisage un *sujet masqué* qui s'y articule, s'y entrelace, joue avec ses *signifiants* qu'il contribue à faire *signifier* et qui le fait apparaître dans ses interstices, *derrière l'énoncé proféré* (qui n'est jamais réitérable à l'identique) ce que retient la dynamique sémiotique ce n'est pas ce *sujet*, mais l'*acteur de la communication* qui est ostensiblement LÂ. Un *acteur de la communication* qui s'affirme et s'impose dans la spécificité des rôles qui sont les siens, créant du sens par la profération et la contextualisation de son énoncé, et transformant ainsi la langue qu'il utilise. N'oublions pas que dans la désignation '*dynamique sémiotique*' c'est '*dynamique*' qui est le substantif.

5.2 De la poussée du 'géno-texte' et de la 'signifiante' : deux notions subverties

Superficiellement considérée, la notion duelle de génotexte / phénotexte n'a pas de pertinence pour la dynamique sémiotique mais elle peut cependant renvoyer à quelques souvenirs chez les linguistes, car elle s'origine de la distinction *génotype / phénotype* utilisée dans le modèle formel – à base hypothético-déductive – de la grammaire applicationnelle théorisée par S. K. Šaumjan²³ pour qui la langue « génotypique » est une structure universelle sous-jacente à toutes les langues naturelles. Ce modèle formel – élaboré en son temps (de guerre froide !...) en contrepoint de celui de N. Chomsky sinon en opposition avec lui – avait pour objectif de permettre la génération d'un calcul transformationnel liant les entités abstraites ('obs') relevant d'un universel génotypique non linéarisé et la concrétude des formes actualisées dans les langues naturelles réalisées²⁴.

²³ « I introduced the terms 'phenotype' and 'genotype' into structural linguistics. I borrowed these terms from biology where 'phenotype' is outward appearance of an organism, but 'genotype' is the genetic constitution of the organism » (Šaumjan 1971 : 77). Pour davantage d'information sur la théorie applicationnelle de Šaumjan, on peut utilement se référer à la présentation de Włodarczyk (1974).

²⁴ « The main problem is to separate the facts of the genotype and phenotype levels of abstraction when we apply the concept 'transformation'. In connection with the necessity for strictly differentiating the genotype and phenotype levels of abstraction I have proposed a new model, called the applicational generative model. This model deals not with strings but with complexes. A complex is a set of ordered elements whose notational order is unimportant. The structure of complexes and the structure of strings are

Reprenant la notion, Kristeva la subvertit puisque, ainsi que je l'ai mentionné, situé en deçà de l'élaboration symbolique le *génotexte* sera conçu comme le lieu de la 'chora sémiotique' dont nous avons noté qu'elle la définit comme étant concernée par les pulsions des sujets, la contextualité de leurs activités dans toutes leurs dimensions et l'ensemble des contraintes de son émergence discursive au travers desquelles ces sujets (mais pas l'acteur de la communication) signifieront et s'inscriront dans le phénotexte en y laissant éventuellement des traces. C'est seulement au niveau du *phénotexte* que le symbolique – et donc le linguistique (le *thétique*, dans sa terminologie) – va se développer et s'actualiser. Autrement dit, l'articulation *génotexte* / *phénotexte* sert de « marchepied » pour penser le *sujet* de la sémanalyse qui se *produit* dans le texte et contribue au développement de la *signifiante* « sémanalytique ». Il n'y a pas d'équivalent de l'*acteur de la communication* au niveau du *génotexte*²⁵.

Cela me conduit à commenter la subversion de la notion de *signifiante*. Introduite par Benveniste (*supra*), mais largement sous-déterminée, cette notion est, au contraire, fortement surdéterminée dans la perspective kristevienne comme on a pu le constater (*supra*) par les définitions que j'ai citées. Quand bien même elle serait initialement dérivée de la *signifiante* benvenistienne, une fois redéfinie par Kristeva et en dépit du projet d'une saisie *translinguistique*, cette nouvelle signifiante est aussi éloignée de la notion benvenistienne que les notions kristeviennes de *texte* et de *sujet* sont éloignées des notions benvenistiennes de *discours* ou de *sujet de l'énonciation*. La subversion est évidente²⁶.

5.3 Du tissage dans l'intertexte à la rétention d'historicité

Dans l'acception que la sémanalyse a donnée au terme *texte* et en lien avec elle on aura noté la présence de la notion d'*intertexte*²⁷ qui définit le lieu dynamique dans lequel ce texte signifie et s'articule avec le *sujet*. Pas de texte (au sens de la sémanalyse) sans intertexte ! De ce fait, dans la mesure où l'entrelacs de formes, de références, de connotations, d'implications qui manifestent le texte est un tissu résultant de notre activité antérieure et de la prise en compte des contextes d'existence passés, la notion d'*intertexte* n'est pas sans lien avec celle d'*historicité* ou plus précisément avec celle de *rétention d'historicité* que j'ai convoquée dans le cadre de la dynamique sémiotique²⁸. C'est ainsi que de la même façon qu'il n'y a pas de *texte* sans l'*intertexte* qui est la condition de la *productivité* de ce texte, il n'y a pas de *dynamique sémiotique* sans *rétention d'historicité* qui est la condition de la *mise en signification* de l'échange.

Toutefois les résonances qui sont retenues autour du *sujet* de la sémanalyse dans son « jeu » au travers du texte ne sont pas du même ordre que les déterminismes enregistrés de la rétention des usages antérieurs et de leurs mises en signification qui

related to each other as genotypes and phenotypes » (1971 : 143-144). Et encore: « The genotype language is related to natural languages by rules of correspondence. To distinguish them from the genotype language generated by the applicational model natural languages can be called phenotype languages » (1971 : 310).

²⁵ Corrélativement, j'ai déjà largement souligné que ce n'est pas aux effets de l'activisme et de l'activité des acteurs de la communication considérés en tant que tels quels que la sémanalyse s'intéresse.

²⁶ Je n'ai pas repris cette notion parmi les outils conceptuels de la dynamique sémiotique ; j'ai plutôt retenu celles d'*élaboration de sens* et de *mise en signification* qui rappellent aussi l'arrière-plan conceptuel benvenistien puisqu'on peut rapporter '*élaboration de sens*' à la perception benvenistienne de la '*sémiotique*' et '*mise en signification*' à sa perception de la '*sémantique*'.

²⁷ Notion qu'il ne faut évidemment pas confondre avec la notion d'hypertexte qui relève du monde informatique.

²⁸ Naturellement, cette dynamique introduit un *clivage* et dégage des *clivures* en générant de nouvelles représentations qui à leur tour seront constituées en signes, auront du sens, et seront utilisées, évaluées et partagées dans les interactions à venir (cf. Nicolai 2012a).

sont fonctionnalisées autour de l'*acteur de la communication* dans la pratique sociale ordinaire au sein de laquelle il se déploie.

5.4 Des sujets aux acteurs de la communication : clivage et distinctions

J'achève cette mise en regard avec la notion prégnante de *sujet clivé* telle qu'elle est introduite par Kristeva. Elle est évidemment plus proche du *sujet* dont traite la psychanalyse que de celui que les linguistes sont susceptibles de prendre en compte (sujet de l'énonciation, etc.)²⁹. Ici, la « passerelle » lancée entre ce *sujet* et les *acteurs de la communication* repose sur un double constat : le premier, qui n'a que peu d'intérêt car il relève de l'évidence, c'est que tous deux sont donnés pour être des vecteurs agissants en arrière-plan dans le procès de mise en signification dont ils participent ; le second, plus intéressant, c'est que tous deux sont concernés par une situation de *clivage* qui leur est constitutive.

En raison de la distanciation interne que génère la pratique du « jeu de rôle » établissant l'*acteur de la communication* dans le dédoublement *régulier /séculier* qui le définit et qui dirige son dynamisme, celui-ci se constitue par un *clivage* à deux niveaux. Tout d'abord la distinction des rôles qu'il actualise, laquelle acte un *premier clivage* entre les *acteurs* qui *fabriquent et/ou modifient (de) la langue*³⁰ ; ensuite un *second clivage* concernant le seul rôle d'acteur régulier, car ce dernier génère un procès réflexif spécifique lié à la spécificité de ce rôle où l'on se voit et se reconnaît parlant. Seule cette considération formelle concernant le clivage et la réflexivité peut faire reconnaître un certain type de parenté entre le *sujet* de la sémanalyse et l'*acteur* de la dynamique sémiotique, qui se distinguent nettement par ailleurs.

L'activité individuelle de mise en signification et d'interprétation du *texte* (référée à la *chora* sémiotique) qu'actualisent les *sujets* de la sémanalyse n'a pas d'image directe dans l'activité sociale d'élaboration de sens et de transformation de la langue que pratiquent les acteurs de la communication (qui relève du symbolique), et les procès de mise en signification et d'élaboration de la *dynamique sémiotique* qui participent à la transformation continue de la langue ne s'identifient pas au travail pulsionnel et interprétatif agissant en arrière-plan du *texte* (produit et en production).

Cela ne veut pas dire qu'aucun élément pulsionnel ou corporel n'est actif au niveau des dynamiques linguistiques et langagières mais seulement que, en dépit de quelques affinités, le projet de la dynamique sémiotique et celui de la sémanalyse ne se reflètent pas l'un l'autre, malgré les apparences offertes par quelques termes flous et quelques orientations générales. Naturellement... On s'en serait douté !

6. De 'l'instance de chair' dans la langue au 'sujet-expérientiel'

²⁹ Par exemple : « Avant de préciser comment s'accomplit chez Saussure cette proximité du procès qui le mène au cœur d'un non-savoir dans les *Anagrammes*, soulignons que la scission même du domaine du langage n'est jamais mise en doute dans la procédure linguistique : la métalangue se maintient fermement comme doublure de son « objet » ; le sujet parlant se coupe en deux pour s'agripper à son versant « meta- », « norme », « loi » et pour essayer de *théoriser* (d'expliquer par un enchaînement systématique) l'autre - le procès. De plus en plus près du procès, mais jamais dissocié de lui, en deçà de lui et s'y rattachant, pourtant, parce que la théorie, la norme, la loi, le « meta- » fait parler du même « autre », comme par une application injective. Et pourtant le surplombe, le voit en face, l'enchaîne, l'engage dans un système construit (Kristeva, 1977 : 299) ».

³⁰ Voir Nicolai (2012a) pour d'autres réflexions sur la notion de « clivage ».

L'ensemble de ces considérations aura peut-être permis de percevoir le degré de pertinence et la nature des relations que l'on peut établir entre ces deux approches décalées dans le temps qui, tout en partageant, comme je me suis employé à le montrer, quelques orientations épistémologiques et méthodologiques ainsi que certains termes généraux, se distinguent par leurs concepts, le détail de leurs objectifs et leurs visées épistémiques. Nous pouvons alors nous demander pourquoi avoir entrepris cette comparaison qui finit par aboutir au constat d'une aussi faible parenté. J'identifie deux raisons pour cela :

- Tout d'abord, il est important d'explorer et de préciser autant que faire se peut le domaine de pertinence de la dynamique sémiotique *afin de pallier les éventuels risques de confusion*. Cela passe à la fois par l'explicitation des questions qu'elle entend poser, par le pointage des données auxquelles elle se confronte, par le souci d'élaboration des concepts généraux et des concepts opératoires qu'elle introduit dans le but de répondre à ses objectifs ; mais aussi par sa mise en regard face à des approches susceptibles d'afficher – parfois fallacieusement – des affinités conceptuelles avec elles.
- Ensuite, puisque les pratiques épistémiques ne se développent pas en vase clos et s'insèrent toujours dans un courant d'élaboration de connaissances préexistant dont elles participent en le développant ou en s'en démarquant, puisqu'elles ont tendance à s'affirmer dans des cadres qui, indépendamment de la logique de leurs développements internes, sont déterminés par l'esprit de leur temps, les questions prégnantes de leur époque et le *mainstream* des recherches en cours, *les confronter à des domaines qui montrent des connexités thématiques plus ou moins apparentes ou des croisements conceptuels est important*. La mise en perspective de la dynamique des *acteurs de la communication* avec celle des *sujets* de la sémanalyse faisait donc sens selon ces points de vue.

Cela étant, l'intérêt pour le *sujet* n'est évidemment pas clos par cette confrontation, car il y a différentes façons d'aborder cette question du *sujet* et il y a d'autres directions à considérer.

À côté du *sujet* « théorisé » et « équivoque » de la psychanalyse que cette sémanalyse a retenu et introduit dans sa saisie du *texte* il y a ce que j'appellerai le *sujet-expérientiel*, massif dans sa corporéité qui, lui, se manifeste, s'impose et résonne concrètement au travers du discours ordinaire actualisé dans les échanges auxquels se livrent les acteurs de la communication depuis les places qu'ils occupent dans leurs activités interactionnelles. Dans le procès de mise en signification de ce qui s'énonce et/ou se manifeste et pour des raisons structurelles, matérielles ou tout simplement conjoncturelles, ce *sujet-expérientiel* – qui donc, porte et transporte la parole et l'action des acteurs de la communication – a une action sur les formes qui sont présentées dans le *hic et nunc* et contribue ainsi à prédéterminer certains des choix que ces acteurs de la communication sont susceptibles d'actualiser.

En effet, dans la mesure où l'on reconnaît que les humains que nous sommes non seulement utilisent, mais aussi – ainsi que je l'ai déjà lourdement souligné – transforment, évaluent, historicisent leur communication et les outils de cette

communication³¹ l'on conçoit que, au travers du *sujet-expérientiel* qui les actualisent, *ils développent dans le procès communicationnel une psychophysiologie de la perception et de l'action et qu'ils marquent leurs outils par leur instance et par cette caractéristique-là*. Il importe donc de s'intéresser – jusqu'au grain de la voix³² portée par ces *sujets-expérientiels* – aux capacités de perception et de symbolisation ainsi qu'aux mouvements que ces liens psychophysiologiques, pratiquement développés par les humains dans leur activité de langage, sont susceptibles d'introduire et d'autoriser³³. Autrement dit, il convient toujours de s'intéresser à la représentation intellectualisée des unités échangées prenant valeur de signes, mais aussi à leur matérialité, à leur concrétude, à leurs caractéristiques, en tant qu'elles constituent des ressources à la fois pour les *sujets-expérientiels* et pour les *acteurs de la communication*.

Deviennent alors pertinentes la prise en compte de l'*expressivité* que ces unités sont à même de retenir / contenir, la *réactivité émotionnelle* qu'elles sont susceptibles d'induire et la considération de la *corporité* (matérielle et symbolique) des humains qui les transmettent ; et l'on peut s'attendre à ce que des travaux actuels conduits par des neurologues et des psychologues sur les émotions (par exemple : Cosnier, Damasio, et bien d'autres) ouvrent une voie que certains linguistes – sans nécessairement en faire l'objet premier de leurs recherches – commencent à explorer.

7. La dimension de la naturalité³⁴

Supposons que, dans l'élaboration des procès communicationnels qu'ils activent

³¹ Dans la mesure où mon objectif est d'appréhender la thématique du 'sujet-expérientiel' je ne m'étendrai pas vers les questions liées de transformation, évaluation, historicisation de notre communication et des outils qui permettent de la faire fonctionner. Toutefois, le lecteur intéressé pourra se référer à Nicolaï (2000b, 2001a,b, 2003a) où, en lien avec la notion de *feuilletage* qui pointe un support cognitif renvoyé aux dynamiques dirigeant des pratiques sans lien direct avec la fonction classique de « communication », je discute certaines des contraintes cognitives et sociales qui contribuent à déterminer nos activités langagières en contrepoint des notions de *sémantaxe* (Manessy 1987), de *technique du corps* (Mauss [1936] 1950), d'*habitus* et d'*incorporation* (Bourdieu 1997), d'*empreinte* (Lorentz 1975).

³² La voix, qui porte l'énoncé, est évidemment importante et ne saurait être occultée. C'est ainsi que Barthes dira : « Le « grain », c'est le corps dans la voix qui chante, dans la main qui écrit, dans le membre qui exécute. Si je perçois le « grain » d'une musique et si j'attribue à ce « grain » une valeur théorique (c'est l'assomption du texte dans l'œuvre), je ne puis que me refaire une nouvelle table d'évaluation, individuelle sans doute, puisque je suis décidé à écouter mon rapport au corps de celui ou de celle qui chante ou qui joue et que ce rapport est érotique, mais nullement « subjective » (ce n'est pas en moi le sujet psychologique qui écoute ; la jouissance qu'il espère ne va pas le renforcer – l'exprimer –, mais au contraire le perdre). » (Barthes [1972] 1972-1976 : 155). Commentaire précurseur d'une linguistique énaïve qui, aujourd'hui, commence à se développer (cf. Bottineau, 2012, 2013, ...) ainsi que d'autres approches qui n'ont rien d'adventice (cf. Badir et Parret 2001 ; Castarède et Konopczynski 2015, ...). Mais naturellement, délaissant les sentiers académiques, les amateurs de science-fiction ont aussi leurs propres références : « ... Maintenant, *approche !* L'ordre fut comme un coup de fouet, Paul obéit avant de réfléchir. Puis il se dit : Elle s'est servie de la Voix contre moi. [*Voix (la) : effet de l'éducation Bene Gesserit. Permet aux adeptes de sélectionner certaines harmoniques de leur voix afin de contrôler les individus*]. » (Fr. Herbert, *Dune*, 1965) !...

³³ Par exemple, Castarède et Konopczynski (2015) notant que : « [c]ette négligence de la voix dans la parole, c'est ce qui protégeait une linguistique pure, sans subjectivité, sans affect, sans sujet parlant ; scientifique, comme si la science avait pour but d'éliminer la part d'humain dans le langage ».

³⁴ Je précise que cette dernière partie s'inspire fortement de plusieurs travaux antérieurs (Nicolaï [2008]2016b, [2009]2012b, 2012c) dans lesquels j'ai déjà abordé ce thème de la dimension de la naturalité. Elle reprend également des travaux plus anciens (Nicolaï 1979-1984, 1985, 1986, 1987b) dans lesquels j'avais entrepris de m'intéresser au « sujet » à travers la problématique de la morphosémantisation développée par Guiraud (1967). Je serai donc conduit à les réactualiser pour soutenir mon propos.

tout comme dans les procès de transformation des formes de la langue, les humains – qui sont inséparables de ces *sujets expérientiels* auxquels j’ai fait allusion – manifestent effectivement des liens particuliers dépendants en partie de la perception psychophysique qu’ils peuvent avoir de la matérialité des données dont ils disposent et qu’ils fonctionnalisent à travers leur activité de mise en signification et d’élaboration de sens, car le media « manipulé » pour communiquer n’est jamais neutre.

L’on doit dès lors s’attendre à ce qu’aux différents niveaux où ils sont actifs et sollicités – sans pour autant lier leur action à l’obligation de « transmettre de l’information » – ils puissent être conduits à présélectionner des types de signes et de structures conceptuelles (phonétiques, lexicales ou grammaticales), déterminant ainsi leur émergence et la dynamique de leurs transformations en les liant à *un ressenti / perçu* psychophysique. Corrélativement, au plan linguistique, on peut reconnaître que, dans certains contextes, ces ressentis / perçus psychophysiques ont un rôle clé, facilitant et dirigeant l’élaboration – et/ou la transformation – de représentations symboliques, de conceptualisations et de catégories de signes. Ils ont dès lors un impact non seulement sur la mise en signification des énoncés en situation d’échange, mais aussi sur l’élaboration du sens porté « en langue » par ces signes ainsi que sur les modes de perception et de saisie des phénomènes qu’ils pointent et contribuent à constituer.

Il apparaît ainsi que ce qu’on pourrait nommer la *dimension de la naturalité* – partie prenante du jeu des humains et de la construction du sens au même titre que les dimensions référentielles, interactionnelles et pragmatiques – introduit à des perspectives d’étude sur les dynamiques propres à ce *sujet-expérientiel*. Cela peut ouvrir la voie à des recherches phonétiques et lexicales, sémantiques et/ou stylistiques susceptibles de questionner les procès épistémiques de catégorisation et de sémiotisation que nous développons continuellement dans notre espace linguistique et langagier, et c’est probablement sur la base d’une telle reconnaissance que, pour n’en citer que quelques-uns, des linguistes « du siècle dernier », tels Sapir (1929) ou Ohala (1995), en passant par Peterfalvi (1965, 1970), Fónagy (1983) ou Guiraud (1967), ont engagés leurs recherches psycholinguistiques et psychophonétiques, se sont intéressés au symbolisme phonétique ou à la synesthésie / phonesthésie, et ont questionné l’impact – perçu et/ou produit – de la matérialité des sons émis, des mots et/ou des constructions morphosémantiques dans le lexique. Autant de domaines où le dogme dominant de l’absence de motivation du signe se trouve être souvent infirmé³⁵.

Partant, l’on conçoit qu’en s’intéressant à la valeur de suggestion (individuelle ou socialisée) des représentations et des organisations sémantiques, à la *naturalité* de potentiels universaux de grammaticalisation, ou encore aux formes – et formalismes – des systèmes de repérage que nous actualisons pour nous « situer » dans le monde et dans l’espace (par exemple, Hill 1991), ces perspectives trouvent des résonances dans les recherches cognitives³⁶ et énaactives³⁷. C’est effectivement le cas, bien que nombre

³⁵ Ce qui ne conduit pas pour autant à l’affirmation catégorique et sans réserves de la contraposée de la proposition ! Ce qui n’implique pas non plus que lorsqu’il y a une relation de motivation qui s’établit, les termes de celle-ci soient toujours mécaniquement prévisibles.

³⁶ Toutefois, je n’identifie pas (directement) les recherches concernant le ‘sujet-expérientiel’ à celles que conduisent les neurobiologistes.

³⁷ Avec le terme ‘énaactif’ je réfère naturellement à Maturana et Varela (1994) ; mais en ce qui concerne ma propre saisie de la notion – et l’accent porté sur l’idée de la ‘circularité’ qui la sous-tend – je renvoie à Nicolaï (2018). Précisons encore que cette référence à l’énaaction commence aujourd’hui à être retenue par d’autres groupes de chercheurs focalisés sur la dimension cognitive du langage (par exemple. Grégoire, Bottineau, Blestel, ...) ; l’équipe ERILIIS de Rennes (Équipe de Recherches Interlangues : Interlocution, Incarnation, Signifiant) en fournit sans doute un exemple.

d'approches actuelles aient tendance à se référer à d'autres horizons, plus accordées avec les orientations et les leçons du jour (par exemple, Bottineau 2013, 2016 ; Grégoire 2013, ...).

En tout état de cause, ce type d'approche suppose :

- a. La considération de la subjectivité et du formalisme inscrits dans le signe en tant qu'il constitue un horizon de pensée et qu'il affecte l'humain dans sa corporéité même. Il y a là un lien constitutif pour le langage entre le *social*, le *cognitif* et le *corporel*.
- b. Une réflexion sur la mémorisation dans sa dimension psychophysiologique, à distinguer de la reconnaissance de l'historicité dans sa dimension sociétale que j'ai développée par ailleurs.
- c. Mais cela suppose aussi une attention envers ce que je nomme – en choisissant mes mots à dessein – la « *manducation des mots du monde* », activité interdépendante de leur mise en signification. Soit donc : leur ingestion, digestion, restitution dans un procès – à peine métaphorique – de régurgitation du sens et des formes. En effet, il s'agit avec cette image de reconnaître la pertinence de cette appropriation quasiment corporelle (par exemple, Nicolai 2012c : 189-190).
- d. Enfin, l'espace poétique lui-même, dont nous ne sommes jamais libéré, qui se renvoie à lui-même et nous renvoie à nous-même, et qui entre-tisse du sens à nos modes ordinaires de mise en signification. Il actualise dans son espace propre, toujours réflexivement construit, le jeu de masquage et de dévoilement propre à notre parole proférée³⁸, contribuant ainsi à opacifier les formes et les signes et à les faire signifier... à notre « corps » consentant / défendant !
- e. Ou encore, plus trivialement, dans le jeu langagier ordinaire et continu auquel nous participons par le seul fait que nous fonctionnons socialement et historiquement dans nos langues. Cela suppose le renvoi connotatif des mots et des énoncés convenus que nous actualisons et faisons sonner (jeux de mots, assonances, etc.) ; renvoi toujours reconnu, apprécié et évalué (donc heureux ou malheureux) que nous pratiquons tous, mais que les « professionnels » de la parole (ou de l'écrit), journalistes, publicistes, etc., savent tout particulièrement manipuler à l'envi.

8. L'approche guiraldienne et l'exemple de la morphosémantisation

Finalement, en dépassant le cadre strictement linguistique, ces réflexions dont on constate qu'elles lient introspection, saisie des contraintes de la corporéité et prise en considération des formes matérielles fonctionnalisables comme signes, auront peut-être

³⁸ On n'omettra pas de se souvenir que la réflexion sur la nature de la poésie et de l'acte poétique a été / est l'un des supports stables de l'approche textuelle de Kristeva et de son approche du 'sujet' de la sémanalyse.

l'intérêt de contribuer d'une part à développer le débat sur le thème du « sujet dans la langue » – « Mais quel 'sujet' !? » – et d'autre part, d'enrichir l'éventail des réponses possibles à la question ouverte que j'ai précédemment posée sans lui donner de réponse, concernant 'le grand écart ou le mur de verre'.

Il importe donc de ne pas s'en tenir au niveau des généralités, et c'est dans cet esprit que je reviens vers l'une des thématiques auxquelles je me suis intéressé dans les années '80 (cf. Nicolai 1985, 1986, 1987a, 1987b, 1997, ...), où je reconnaissais – mais sans le nommer ainsi – la présence active de ce *sujet-expérientiel*. Il s'agit de la problématique de la morphosémantisation lexicale dont on peut constater qu'elle fait à nouveau surface, problématisée aujourd'hui – dans un autre cadre d'analyse – sous la dénomination de « submorphémie lexicale » (par exemple, entre autres initiatives de renouvellement et d'ouverture de recherche : Bottineau 2012, 2013, 2016 ; Grégoire 2013, ...).

Je commencerai par un retour vers Pierre Guiraud (1967, 1972) qui, aux marges de la linguistique structurale de son temps et en s'appuyant sur un important travail de comparaison effectué dans le domaine français à partir des corpus lexicaux disponibles de son époque, avait tenté de comprendre, de décrire et d'analyser certaines conséquences des dynamiques étymologiques et lexicologiques dont il reconnaissait les effets dans le lexique des langues romanes, en identifiant, à côté d'une histoire objective des mots, une dynamique *morphosémantique* interne et subjective de la construction lexicale au travers de laquelle, aussi bien les acteurs de la communication que les descripteurs des phénomènes (en ce qui concerne ces derniers, il s'agit de mon constat personnel !), activaient leurs capacités interprétatives.

Bien évidemment il n'est pas envisageable d'entrer dans le détail de cette approche,³⁹ toutefois, je vais m'intéresser à certains des problèmes qu'elle pose, et qui la caractérisent.

8.1 Parallélismes sémantiques et champs morphosémantiques⁴⁰

En se fondant sur l'étude aussi précise et exhaustive que possible de parallélismes sémantiques et phonétiques dans le lexique du français, Guiraud – dans le contexte d'un univers structuraliste – pensait avoir identifié des structures stables de la dénomination propres à certains domaines du lexique (tout particulièrement la faune et la flore), mais aussi ce qu'il appelait des « champs morphosémantiques » fondés sur la considération de rapports de motivation phonétique. Selon son analyse ces champs morphosémantiques résultaient de l'actualisation de structures lexicales immanentes de la langue, constituées de telles façons qu'elles étaient caractérisées par une correspondance entre signifiant et signifié. L'exemple princeps qu'il en proposait était le champ morphosémantique de la racine TK qu'il avait postulé en mettant en rapport cette image phonique considérée comme une onomatopée cinétique et articulatoire (la double occlusion et le retrait de la langue) avec un protosémantisme (ou image sémantique fondamentale) associé à la notion de « coup ». Par exemple, les lexèmes *attaquer*, *toquer*, *tocsin*, *estoquer*, *tic*, *taquet*, etc., relèvent de ce champ qui, en tant que *structure intégrative* et par

³⁹ Pour une présentation détaillée il suffit de renvoyer à son ouvrage de 1967 qui reprend et collige l'ensemble de ses travaux sur ce thème, préalablement présentés lors des séances de la Société Linguistique de Paris, entre 1956 et 1962.

⁴⁰ Précisons que ce sous-chapitre reprend, parfois très étroitement, une partie de la thématique que j'ai initialement développée dans Nicolai (1986) et Nicolai (1987b).

rétromotivation (Guiraud 1972), est susceptible d'accueillir d'autres unités pour peu qu'elles satisfassent aux réquisits imposés quant au phonétisme et au sémantisme.

Il justifiait cette structure en s'appuyant sur trois constatations :

1. tout d'abord, l'on ne nomme pas au hasard et il existe des grilles formelles de la dénomination (cf. les taxonomies populaires de la flore et de la faune),
2. ensuite on reconnaît l'existence d'une motivation secondaire issue du signifiant pour déterminer le signifié (cf. le concept de rétromotivation),
3. et enfin, on croit pouvoir établir l'existence de motivations d'ordre onomatopéique.

Ainsi, un champ morphosémantique est une entité définie par une relation phonosémantique particulière qui le structure et chacune des formes du champ actualisée dans la langue est une épiphanie de cette relation. Les unités du champ ainsi constitué / identifié / reconnu se trouvent ensuite être saisissables et modifiables à travers diverses variations sémantiques corrélatives de variations formelles liées à des perceptions phonestésiques qui renforcent l'image de motivation que traduit la structure du champ. Par exemple, la racine TK illustre cette structuration interne avec des variations phonétiques telle l'alternance i/o/a corrélative d'une distinction « petit/gros/plat », K/CH au niveau de la deuxième consonne radicale corrélative d'une distinction « coup net/amorti » ou encore l'insertion de R corrélative d'une signification « fréquentative ».

Pour Guiraud ces structures étaient achroniques et immanentes. Elles s'actualisaient partiellement dans des langues particulières et, méthodologiquement, pour les faire « apparaître » il collationnait toutes les formes dialectales modernes ou anciennes qui lui paraissaient susceptibles de satisfaire à son schéma de structuration car il voyait dans le gonflement de son corpus un outil pour mettre en évidence la réalité des formes qu'il s'employait à dégager⁴¹. Le fait qu'il considérait que les champs morphosémantiques qu'il identifiait *étaient* des structures immanentes *dans* la langue était une conséquence de ses postulats de départ. En les établissant, il *modélisait* l'objet de sa recherche⁴². Une

⁴¹ On notera que, si Guiraud est sans doute celui qui, au niveau de la réflexion générale, a le plus réfléchi et systématisé en s'appuyant sur de très gros corpus de données (pour son époque), de nombreux autres linguistes, sans nécessairement toujours aller au-delà du constat et/ou d'une systématisation de surface, ont publié des travaux dans ce domaine. Sans aucune prétention à l'exhaustivité l'on songera aux travaux conduits dans le domaine chamito-sémitique qui, en raison des caractéristiques formelles de son lexique, est un bon support pour la recherche de parallélismes sémantiques (cf. Cohen 1927 ; Galand-Pernet 1964, 1965 ; Gouffé 1965), ou encore Masson (1999) puis, avec des options théoriques spécifiques, Bohas (1997). Il en va de même dans l'espace lexical anglophone dont on sait qu'il offre un riche terrain de recherche (cf. les consonances motivées ou « motivables » bien connues telles que : SP « centrifugation », ST « stabilité », SK, SW « oscillation balancement », CL « étreinte », GL « luminosité », SL « fléchissement » qui sont susceptibles du même type de description (cf. Bottineau 2016).

⁴² Et Bachelard (1949 : 109) encore une fois : « [...] l'objet perçu et l'objet pensé appartiennent à deux instances philosophiques différentes. On peut alors décrire l'objet deux fois : une fois comme on le perçoit, une fois comme on le pense. L'objet est ici phénomène et noumène. Et en tant que noumène, il est ouvert à un avenir de perfectionnement que l'objet de la connaissance commune ne possède pas. Le noumène scientifique n'est pas une simple essence, il est un progrès de pensée. Il se désigne, dans ses premiers traits, comme un *progrès* de pensée, et il appelle d'autres progrès... ». Je précise toutefois que la notion de *progrès* retenue par Bachelard ne me semble pas équivalente à la notion de *progrès* que la doxa et le politiquement correct ordinaire de notre époque considèrent comme la norme.

telle approche ne va pas sans difficulté si l'on souhaite distinguer entre ce qui relève d'une structuration positive qu'on peut dégager dans un corpus par des procédures explicites et un processus général d'interprétation et de mise en œuvre de constructions idiosyncrasiques : le risque de construire et de découvrir tout à la fois le phénomène observé est réel et il demande à être pris en compte.

On notera que, à sa façon, dix ans après sa première approche (1972), Guiraud avait essayé de ressaisir l'un des aspects de cette problématique en explicitant et approfondissant la notion de *rétramotivation* qui est un développement de sa réflexion sur la motivation secondaire :

là où le signifiant est abusivement investi des propriétés du signifié, où les mots engendrent la fable, là où la réalité devrait engendrer les mots (cf. Saint Mammert qui guérit de l'ulcère du sein), où un système de signes déjà constitué impose sa forme à la réalité ... [Processus] qui ont tous en commun cette dynamisation du signifiant et cette inversion des mécanismes de la création lexicale qui engendre le sens au lieu de le représenter. [en déduisant que] ce reflet du langage sur la réalité qu'il vient obnubiler et déformer est la condition générale de toute activité linguistique naturelle, [et que] la fonction traditionnelle du langage a sans doute été de créer le monde autant que de le représenter.

Cela dit, il est certain qu'il n'avait pas tiré toutes les conséquences de cette « rétroaction » par rapport à sa pratique de recherche – sa réflexion s'était focalisée sur les conséquences des pratiques des usagers des langues, pas sur celles de leurs descripteurs ! – et cette ambiguïté inhérente à son travail explique que ses propositions aient pu connaître un certain succès (corollaire de « l'évidence intuitive » de ce qu'il montrait⁴³) en même temps qu'elles étaient considérées avec beaucoup de circonspection par nombre d'autres chercheurs⁴⁴. Ainsi l'exemple de la racine TK trouvait place dans les rubriques de certains dictionnaires français de linguistique de l'époque à l'usage du grand public universitaire alors même que d'aucuns refusaient une place dans le domaine de la recherche linguistique (par exemple, Coyaud 1980) à cette problématique des champs morphosémantiques.

Sa construction était très certainement un artefact, mais cette construction-là – que

⁴³ On pensera ici à cette remarque concernant la pratique scientifique en général et la rigueur théorique, car elle était sans doute à l'arrière-plan de la pensée et des soupçons des linguistes qui prenaient leur distance avec l'approche guiraldienne : « Les intuitions sont très utiles : elles servent à être détruites. En détruisant ses images premières, la pensée scientifique découvre ses lois organiques » (Bachelard 1940 : 139).

⁴⁴ Problème qui, à l'évidence, a pris une dimension encore plus cruciale à l'époque actuelle des '*big data*' ! Cela étant, il peut être intéressant de mettre ces questions en regard de celles qui, dans le domaine de la recherche comparative visant à établir la généalogie des langues, ont été soulevées par la méthodologie lexicale de la '*mass comparison*' introduite par Greenberg (cf. Nicolaï 2000a, 2003b pour une approche critique). En effet, dans les deux cas, le « descripteur » se trouve partie prenante de la forme même de ce qu'il décrit en ce qu'il la construit et la reconnaît dans le même temps. Cela n'ouvre pas nécessairement à une fin de non recevoir pour « crime de subjectivité » mais montre l'importance du besoin de renouvellement de la réflexion épistémologique dans le domaine, en « intégrant » cette donnée particulière de la présence et de l'incidence du descripteur dans le rendu compte des phénomènes qu'il donne à voir, à percevoir. On peut trouver des propositions allant dans ce sens dans Nicolaï (2003b : 190 et sq.), tout particulièrement dans l'exposé de points de méthode et de propositions que j'ai introduites sur ce que j'ai appelé la *methodologie de l'entretien* et les *structures affines* dans ce domaine de la comparaison et des rapprochements lexicaux.

les linguistes qui rejetaient ses analyses avaient bien perçu – était l'indice de quelque chose qu'il ne s'agit plus de négliger : *accrochées à la positivité de phénomènes spécifiques, mais non théorisés, les questions qu'il (se) posait n'étaient pas sans support, elles ne relevaient tout simplement pas de la « linguistique » à laquelle il se référerait – et dont les logiques internes l'excluaient.* Les approches guiraldiennes touchaient en fait une autre cible, alors très marginale dans le champ linguistique de l'époque : elles actualisaient et exemplifiaient la double dimension cognitive du langage appréhendée, par exemple, à travers ces remarques plus contemporaines de Vignaux se référant lui-même à Locke :

[...] Ce qu'il y a d'universel ... dans le langage, ne réside pas dans ses « architectures », mais dans *ces capacités de manipulation de sens et d'ajustement aux situations qu'il est en mesure d'offrir à tout un chacun.* En ce sens, il est d'abord et avant tout *un système de communication, et pour se faire, il est donc un système de représentation symbolique* des connaissances sur les choses, des événements, des situations et des actions sur ces situations (1991 : 259).

Cela étant, l'on imagine bien que son marquage au sceau de la subjectivité ne rend pas le phénomène morphosémantique moins réel. Il est probable (et je pense que Guiraud, qui avait conscience de l'importance de ses approches⁴⁵, en eut finalement l'intuition) que la question de la justification ou de l'infirmité de l'existence des champs morphosémantiques *dans* la langue était un faux débat. En effet, si l'on désire étudier le phénomène, alors la question pertinente est celle de la possibilité d'élaboration et de l'effectivité active et rétroactive de telles constructions par les locuteurs *et* par les descripteurs des langues ; ce qui change radicalement la perspective avec l'abandon de l'horizon du corpus et des structures pour celui, plus complexe, du sujet-expérientiel, des acteurs de la communication, des processus et des « *opérations de bouclage* » qu'il sont susceptibles d'activer.

8.2 Des structures aux processus

On peut justifier le passage de l'étude des *structures morphosémantiques* en tant qu'« objets linguistiques » à celle des *processus de morphosémantisation* en tant qu'« opérations de 'catégorisation pratique' »⁴⁶ grâce à quelques remarques simples et

⁴⁵ C'est ainsi que, lors d'une visite que je lui fis en 1982, à Saint-Laurent du Var, faisant le tour de sa carrière bien remplie de lexicologue (de ses analyses de stylistique en passant par ses travaux de statistique du vocabulaire jusqu'à son approche des morphosémantismes) je m'aventurai à lui dire que, pour moi, c'était cette dernière problématique qui, dans son œuvre, était la plus riche et la plus marquante. Il prit alors un petit instant de réflexion puis me confirma que, effectivement, c'était aussi son avis.

⁴⁶ Pour la notion de *catégorisation pratique*, je renvoie à Nicolăi (1986) où, développant le thème des *opérateurs de la morphosémantisation, de l'ancrage du processus, de la thématization* de ses effets ainsi que, au niveau social, du *consensus normatif* résultant et du *faire-ensemble* qui en est corrélatif, je mettais en phase le développement de deux types de représentations qui sont contingentes au matériau sur lequel elles s'appliquent : les représentations normatives lexicales saisissables « à travers l'univers du sujet » et les représentations normatives saisissables « à travers l'univers du groupe ». Puis, soulignant que dans les deux cas « la régulation et le renforcement de représentations spécifiques sont obtenus par la conjonction de déterminations diverses et contingentes (motivation phonétique, structurale ou autre) qui s'appliquent à une structuration quelconque » et que « une fois le processus mis en place, ils se développent selon leur propre ordre » au sein d'une *boucle de renforcement*, je concluais en proposant cet exemple-devinette –

en reprenant la critique précédente.

- Tout d'abord, en l'absence de critères qualitatifs efficaces et acceptables du point de vue linguistique pour classer les unités, *aucune preuve quantitative de l'existence du phénomène ne peut être fournie* ; tout se passe donc comme si, malgré les incidences linguistiques du phénomène, l'axe majeur et explicatif de la problématique relevait d'une autre pertinence et se situait ailleurs.
- Ensuite, contrairement à ce que pensait Guiraud, la mise en œuvre d'une structuration morphosémantique a *un caractère absolument contingent*, car d'un côté on peut construire – et développer⁴⁷ – des structurations morphosémantiques sur les langues les plus diverses⁴⁸ et de l'autre, le postulat de la nécessité préalable de l'existence d'une relation motivée son-sens entre le protosémantisme et l'image phonique de la racine n'apparaît pas du tout comme une condition nécessaire à sa construction (Sapir 1929 ; Nicolaï 1985).
- En revanche, si la nécessité de la relation motivée au niveau du protosémantisme n'est pas vérifiée, la *motivation phonestésique des significations dérivables à l'intérieur d'une structuration posée – et/ou en développement – paraît effective*, ce qui, peut-être, explique partiellement la prégnance et le dynamisme de l'image morphosémantique globale.

Résumons : la structuration morphosémantique peut se comprendre comme le résultat de l'actualisation d'une capacité classificatoire que nous appliquons sur les mots de la langue en tant qu'option cognitive *a priori*⁴⁹. Indépendamment des nécessités du besoin communicationnel, elle agit au niveau de regroupements dont le choix est une initiative potentielle de notre part : il n'y a plus là d'immanent du système objet⁵⁰. Cette opération

sans doute trop simple mais très suggestif au demeurant – : « *Pourquoi la rivière choisit-elle le lit particulier dans lequel elle court et non pas un autre ? – Parce que ce lit était le plus adapté à son passage et devait donc lui convenir mieux, évidemment ! ... Ceci dit, le creusement de la vallée en dépendra !* » (Nicolaï 1986 : 63). Ce sont les concepts que j'avais alors introduits qui ont ensuite été repris et développés dans la perspective de la *dynamique sémiotique*. Voir aussi Nicolaï (2011 : 21-27).

⁴⁷ Par l'emploi de 'développer' je veux reconnaître le caractère dynamique qui, d'une façon ou de l'autre, nous lie aux processus de morphosémantisation dès lors qu'ils s'actualisent. Ce serait, bien naturellement, à des expérimentations de « psychologie cognitive » de confirmer/infirmer cela. L'article de Sapir (1929) auquel je renvoie – mais aussi bien d'autres travaux conduits dans la première moitié du 20^e siècle et que je n'énumérerai pas ici – supposai(en)t déjà une telle perspective.

⁴⁸ Par exemple, en ce qui concerne les morphosémantismes en songhay (domaine que j'ai étudié de près) et dans plusieurs langues régionalement proches, on pourra trouver le détail des analyses que j'ai proposées dans Nicolaï ([1982]1979-1984, [1983] 1987a, 1985, 1986, 1987b, 1992).

⁴⁹ Peut-être faudrait-il distinguer entre une capacité de sémiotisation qui est finalement celle qui nous intéresse, et une capacité générale de langage qui dépend de la première.

⁵⁰ La différence de perspective peut être saisie à travers la parabole suivante : si je mets mon doigt dans une prise de courant, je reçois une décharge électrique qui m'est communiquée directement (« indexalement » me hasarderai-je à dire). Pour un observateur, il est évident que ma réaction immédiate à la décharge est un indice de la présence de courant : je lui ai donc servi d'instrument-test et ma réaction indicielle a, pour lui, *objectivé* le passage du courant ; mais elle est aussi un indice du fait que ce n'est pas exactement de cette manière qu'il convient de vérifier la présence du courant électrique dans un conducteur.

De même, la réaction que constitue la présentation d'une structuration morphosémantique par un

qui conduit, éventuellement, à la construction de champs morphosémantiques peut être renforcée (*a posteriori* ?) par des motivations particulières (synesthésiques, par exemple).

Il n'existe donc pas de structures morphosémantiques dans les langues, mais il y a des capacités de morphosémantisation chez les locuteurs – et les descripteurs – qui les utilisent à l'occasion, ce qui ne va pas sans laisser dans les langues des traces indicielles (cf. analogie, étymologie populaire, contravention aux lois phonétiques, etc.) qui sont à la fois garantes de la réalité de l'action des processus et mobilisables pour leur construction⁵¹. L'actualisation de la mise en structuration, comme tout phénomène remarquable, crée une potentialité de sens, mais la reconnaissance du champ, sa quantification et l'interprétation de sa structure reste idiosyncrasique et a une valeur de « performance » avec une acception voisine de celle que connaît ce terme dans l'art contemporain. Il s'agit maintenant de se représenter ce processus de morphosémantisation en tant qu'il délimite sur la langue des systématisations et permet la construction de représentations initialement individuelles et non pas collectives, mais hautement prégnantes et diffusables (cf. la « notoriété » de la racine TK) et donc, susceptibles de finir par s'inscrire dans un « devenir » collectif perçu et interactionnellement vécu.

En conclusion, le processus de morphosémantisation – qui relève d'une dimension de la dynamique sémiotique, celle qui est dirigée par l'activité des sujets-expérientiels – montre que notre activité épistémique ordinaire met en œuvre des formes ou des « stabilités repérables » qui sont des objets construits, pouvant être perçus et *signifier* grâce aux opérations et à l'espèce de routinisation (mise en œuvre d'une routine) qu'introduit notre présence dans la langue⁵². Les constructions morphosémantiques peuvent être interactionnellement validées⁵³ ou non par un consensus du groupe ; la validation les fait reconnaître par les membres du groupe et les renforce de ce fait⁵⁴, mais leur non-validation par les membres du groupe ne les annule

descripteur donné est, évidemment, la preuve indicielle de l'existence de *quelque chose à décrire* dont il s'agit de définir (sans nécessairement y mettre le doigt !) la nature et le mode d'existence. Ainsi la *boucle de cristallisation* que constitue la quantification 'auto-construite' est forcément dynamique et illustrative. La question dépasse la problématique langagière pour devenir peut-être celle de toute description anthropologique.

⁵¹ Des études extensives portant sur ces structurations (cf. Nicolaï 1987a, ...) permettent de penser qu'il est probablement toujours possible de construire dans quelque langue que ce soit des formes morphosémantiques comparables qui ont une remarquable homogénéité et possèdent de très grandes ressemblances formelles et phonétiques ; le facteur qui conduit à ce résultat semble être l'utilisation préférentielle d'un matériau phonesthésique. Celui-ci est donc particulièrement important, car il détermine certaines variations sémantiques à l'intérieur d'un champ morphosémantique. Mais, ainsi que je l'ai précédemment mentionné et contrairement à ce que pensait Guiraud, il ne détermine pas nécessairement le phonétisme fondamental des protosémantismes, bien qu'il puisse le déterminer.

⁵² Ce que j'ai pointé en retenant que les ressemblances formelles et sémantiques identifiées ne sont pas uniquement des relations que l'on *découvre*, mais aussi des relations que l'on *construit*. Il y a là une réelle capacité de manipulation et d'élaboration épistémique (donc une activité cognitive), qui concerne les descripteurs tout autant que les utilisateurs de la langue, et dont il convient de prendre la mesure. Notons encore que les réflexions sur ce que j'ai appelé le « *paradoxe de l'archéologue* » ainsi que les concepts de *feuilleter* et de *réunitarisation* que j'ai développés dans un contexte de recherche dans l'ordre « sociolinguistique » (Nicolaï 2000b) peuvent également 'faire sens' ici.

⁵³ Le terme validation n'introduit pas, ici, le présupposé de cohérence logique et scientifique : il ne décrit que l'effet du consensus. Par ailleurs le consensus dont il s'agit n'est pas nécessairement explicité et objectivé : lorsqu'il est acquis, il se constate tout simplement par la répétition et la diffusion de ce sur quoi il porte.

⁵⁴ Il y a là une réelle capacité de manipulation et d'élaboration épistémique (donc une activité cognitive), qui concerne les descripteurs tout autant que les utilisateurs de la langue, et dont il convient de prendre la

pas nécessairement pour l'individu (ou le sous-groupe) qui les met en évidence. En l'absence de consensus, ces constructions relèveront d'une perception spéculaire qui illustre d'une façon « maligne », c'est-à-dire non autoréglée par le consensus interactionnel d'un échange, la potentialité constante des opérations de représentation et d'élaboration de sens⁵⁵.

Le processus de morphosémantisation reste ainsi indépendant de tout consensus normatif objectivé, ce qui ne l'empêche pas d'être déterminé par l'ensemble des facteurs motivants susceptibles d'être introduits comme critères organisationnels du donné (Nicolai 1985a).

Fin de compte

Avons-nous fait le tour des questions que j'ai introduites ? L'initial parcours dans l'espace de la dynamique sémiotique qui m'a permis de distinguer l'*activisme* des acteurs de la communication de celui du sujet de la sémanalyse puis d'aborder l'*activité* – voire, le « *réactivisme* » – des sujets-expérientiels est-il achevé ? Sans doute pas. Sans doute ne peut-il pas l'être. Il n'en est pas moins temps d'en tirer quelques leçons. Et pour cela, je me positionnerai sur deux plans :

- le plan propre – « théorisant » – de la *dynamique sémiotique* où d'une part sont identifiés les acteurs de la communication en tant qu'ils sont les vecteurs des procès de mise en signification et d'élaboration du sens et qu'ils nous situent et nous insèrent dans ces procès et d'autre part, les sujets-expérientiels qui participent *de facto* à ce même procès ;
- le plan – « actualisant » – de l'*élaboration épistémique* dans lequel nous développons conjoncturellement des connaissances, construisons nos systèmes de références et faisons signifier le monde dont nous sommes partie prenante et dans lequel nous sommes naturellement insérés.

Cela posé, je mentionnerai aussi, en complément, qu'on peut – pour des raisons les plus diverses : conjoncturelles, méthodologiques, théoriques, pratiques, idéologiques – envisager de ne se situer que sur l'un ou l'autre de ces deux plans ; mais dans ce cas, le risque d'aveuglement est important. Il convient plutôt de (tenter de) faire preuve d'ubiquité car c'est en se situant sur ces deux plans *à la fois* qu'il devient intéressant d'appréhender les phénomènes et les dynamiques auxquels nous sommes confrontés.

Cela permet de préciser (les) deux leçons que j'ai largement développées dans ce qui précède.

La première leçon, c'est l'évidence – à la fois en tant qu'*acteur séculier* et en tant que

mesure.

⁵⁵ Hors de toute validation par une interaction sociale stable, le développement poétique ressortit partiellement de ce cas. Penser tout aussi bien à des références aussi connues que « Aboli bibelot d'inanité sonore », « L'Azur, l'Azur, l'Azur » (Notons aussi que Mallarmé est l'un des auteurs sur lesquels J. Kristeva a longtemps travaillé), ou encore au « Le grand combat » de H. Michaux. Mais tout aussi bien, et plus classiquement, à « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? ». Enfin, à un autre niveau, l'idiosyncrasique « Langage, Tangage ou ce que les mots me disent » de M. Leiris (1995) est également une illustration de perception spéculaire et d'élaboration de sens.

sujet-expérientiel – de notre présence dans l’usage des langues, dans leur(s) structure(s) dans leur(s) forme(s), dans la matérialité de leurs codes. Les langues nous déterminent et nous les déterminons en retour. Nous voyons – et trouvons – en elles ce que nous y mettons.

C’est la raison pour laquelle la *dynamique sémiotique* à laquelle je m’intéresse – ou à tout le moins, son premier volet – est concernée non seulement par les acteurs de la communication, mais également par les sujets-expérientiels. La présence de l’humain et le *bouclage* de cet humain sur ses productions et son environnement sont la constante du procès de mise en signification et d’élaboration de sens, et de ce qu’il construit. Cela semble « aller de soi ».

La deuxième leçon, c’est l’évidence de notre *élaboration épistémique* d’ordre scientifique ou non. Nous sommes dans la langue ainsi que je me suis employé à le souligner, mais dans le même temps, nous nous en distancions. C’est à partir de là que nous sommes en capacité de la saisir, de rendre compte de ses structures, de ses fonctionnalités. C’est cette distanciation-là qui nous permet d’élaborer des représentations en rapport avec les pertinences que nous décidons de sélectionner ; qui conduit à induire et à organiser les principes d’analyse dont nous avons besoin – *in situ* et en contexte.

Le travail de détachement, d’objectivation et de mise à distance, c’est bien évidemment le travail l’*acteur régulier*, qu’il agisse comme « non-spécialiste » ou qu’il fonctionne comme « descripteur et/ou linguiste ».

Établir / reconnaître l’objet-langue en tant que structure, en tant que représentation ; l’analyser pour le faire signifier selon des critères prédéfinis au travers d’une extériorité choisie dans un univers spécifique dédié et construit par nous, où nous décidons de le refléter (ou mieux : d’appréhender son reflet) n’est pas inintéressant. C’est même nécessaire pour tout projet de connaissance dans le domaine.

L’objet ainsi constitué est le reflet sélectif, prédéterminé, *historicisé* et *distancié* de la trace d’usages et de pratiques communicationnelles, support et justification d’une élaboration théorique particulière : celle que le descripteur-linguiste développe et retient dans la pratique ordinaire et en fonction de son projet, lequel est toujours en situation d’évaluation, de réévaluation et de vérification de son bien-fondé. Cela renvoie à l’évidence au deuxième volet de la dynamique sémiotique.

Y a-t-il une conclusion envisageable ? Le lecteur peut toujours essayer de « s’y coller », suis-je tenté de dire, avec les mots délibérément incongrus d’une rhétorique peu académique ! En ce qui me concerne, à part la/ma prétention à continuer de m’orienter vers ce que j’ai déjà dénommé une *anthropologie renouvelée* (cf. Nicolai 2017c) je n’imagine pas de conclusion. Ce qui, tout naturellement, me laisse la liberté de poursuivre ! Je ferai seulement – et irrévérencieusement, par choix – un clin d’œil dans la direction d’un « barbu », l’un de ces impressionnants barbous du siècle dernier que je me hasarde à citer à nouveau :

Toute pensée scientifique se dédouble en pensée assertorique et pensée apodictique, entre une pensée consciente du fait de pensée et pensée consciente de la normativité de pensée. Entre les pôles de ce dédoublement fonctionne une pensée éminemment active qui constitue précisément la prise

de culture⁵⁶.

Et encore :

Sans doute, il y a des connaissances qui paraissent immuables. On croit alors que l'immobilité du contenu est due à la stabilité du contenant ; on croit à la permanence des formes rationnelles, à l'impossibilité d'une nouvelle méthode de pensée. Or ce qui fait la structure ce n'est pas l'accumulation ; la masse des connaissances immuables n'a pas l'importance fonctionnelle que l'on suppose. Si l'on veut bien admettre que, dans son essence, la pensée scientifique est une objectivation, on doit conclure que les rectifications et les extensions en sont les véritables ressorts. C'est là qu'est écrite l'histoire dynamique de la pensée. *C'est au moment où un concept change de sens qu'il a le plus de sens*, c'est alors qu'il est, en toute vérité, un événement de la conceptualisation⁵⁷.

Ce « barbu-là », qui fut l'un des rares parmi nos savants à allier systématiquement la rêverie sur l'imaginaire littéraire et psychanalytique à la rigueur d'une réflexion épistémologique sur le travail scientifique, se prénommaient 'Gaston'.

Références

Bachelard, Gaston. 1940. *La philosophie du non*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bachelard, Gaston. 1949. *Le rationalisme appliqué*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bachelard, Gaston. 1934. *Le nouvel esprit scientifique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Badir, Sémir et Parret, Herman (éds.). 2001. *Puissances de la voix. Corps sentant, corde sensible*. Limoges : Presses Universitaire de Limoges.

Bakhtine, Mikhaïl. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.

Barthes, Roland. 1972. Le grain de la voix. *Musique en jeu*, novembre 1972, ou *Œuvres complètes IV*, 1972-1976 : 148-156.

Barthes, Roland. 1973. « Texte (théorie du) ». *Œuvres complètes IV*, 1972-1976 : 443-459.

Benveniste, Émile. 1974. *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.

Benveniste, Émile. 2012. *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*. Paris : EHESS / Gallimard / Le Seuil.

⁵⁶ Bachelard. *Le rationalisme appliqué*, 1949 : 25.

⁵⁷ Bachelard. *Le nouvel esprit scientifique*. 1934 : 56.

- Bohas, Georges. 1997. *Matrices, Étymons, Racines. Éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*. Louvain / Paris : Peeters. Orbis supplementa.
- Bottineau, Didier. 2012. Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda 7*, Revue pluridisciplinaire du monde anglophone / Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world. <http://miranda.revues.org/5350> .
- Bottineau, Didier. 2013. Pour une approche énaïve de la parole dans les langues. *Langages* 192 : 11-27.
- Bottineau, Didier. 2016. Ce que le signe nous fait quand « on le parle ». Propriétés du signe du point de vue de l'énaïon. *Journées d'études : Penser le signe et ses limites. Rencontre entre la poésie et la linguistique*. 4-5 octobre 2016. Rouen. <https://webtv.univ-rouen.fr/permalink/v1256198ceb545mfu61n/>.
- Bourdieu, Pierre. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris : Éditions du Seuil.
- Castarède, Marie France et Konopczynski, Gabrielle (éds.). 2015. *Au commencement était la voix*. Toulouse : ERES.
- Cosnier, Jacques, 1994. *Psychologie des émotions et des sentiments*. Paris : Retz.
- Cohen, Marcel. 1927. Sur le nom d'un contenant à entrelacs dans le monde méditerranéen. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 27 : 81-120.
- Galand-Pernet, Paulette. 1964. Ver, coucou, coup de takouk. Note sur un champ morphosémantique en berbère, *Bulletin du GLECS*, tome 10.
- Galand-Pernet, Paulette. 1965. Emphase et expressivité: l'opposition z-z en berbère. *1^{er} Congrès International de dialectologie générale*. Louvain.
- Coyaud, Marcel. 1980. *Essais de typologie linguistique*. Documents de linguistique quantitative n° 43 : Paris.
- Damiaso Antonio R. 2010. *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Ellul, Jacques. 1981. *La parole humiliée*. Paris : Le Seuil.
- Fónagy Ivan. 1983. *La vive voix, essai de psycho-phonétique*. Paris : Payot.
- Genette Gérard. 1982. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Le Seuil.
- Gouffé, Claude. 1964. Noms d'objets ronds en haoussa. *Bulletin du GLECS*, tome 10 : 151-165.
- Grégoire, Michael. 2013. Recherches en amont du signe lexical : théorie de la Saillance Submotphologique (TSS). *Séminaire de l'ERIMIT*, Rennes. <http://mgregoire.e-monsite.com/medias/files/m-gregoire-conference-rennes-2.pdf> .

- Guiraud Pierre. 1967. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Larousse.
- Guiraud Pierre. 1972. Étymologie et ethymologia. *Poétique* 11 : 405-413.
- Hill, Clifford. A. 1991. Recherches interlinguistiques en orientation spatiale. *Communications* 53 : 171-207. (traduction de Claude Vandeloise).
- Hinton, Leanne, Nichols, Johanna et Ohala, John J. (éds.). 1995. *Sound Symbolism*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jakobson, Roman. 1976. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- James, William. 2007. *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*. (traduction de Nathalie Ferron). Paris : Flammarion. (1907. *Pragmatism : A New Name for Some Old Ways of Thinking*. London - Bombay and Calcutta : Longmans, Green and Co.).
- Kristeva, Julia. 1969. *Σημειωτική – Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Le Seuil.
- Kristeva, Julia. 1971a. Comment parler à la littérature. *Tel Quel* 47, automne 1971 (1977: 23-54).
- Kristeva, Julia. 1971b. Du sujet en linguistique. *Langages* 24 (1977 : 287-322).
- Kristeva, Julia. 1974. *La révolution du langage poétique*. Paris : Le Seuil.
- Kristeva, Julia. 1977. *Polylogue*. Paris : Le Seuil.
- Lorentz, Karl. 1975. *L'envers du miroir, une histoire naturelle de la connaissance*. (traduction de Jeanne Étoré). Paris : Flammarion.
- Masson, Michel. 1999. *Matériaux pour l'étude des parallélismes sémantiques*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Manessy, Gabriel. 1987. Créolisation et créolité, *Études créoles* 10 (2) : 25-3.
- Maturana Humberto R. et Varela Francisco J., 1994, *L'arbre de la connaissance*. (traduction de François-Charles Jullien). Paris / Reading / Amsterdam : Éditions Addison-Wesley France. (1992, *The Tree of Knowledge, the Biological Roots of Human Understanding*. Boston / Londres : Shambhala USA).
- Mauss, Marcel. [1936] 1950. Les techniques du corps. In : *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Meschonnic, Henri. 1997. Benveniste : sémantique sans sémiotique. *Linx* 9 : 307-326.
- Nicolaï, Robert. 1979-1984. De l'entrelacs à la courbure : emprunt vel genesis. *Comptes rendus du GLECS*, tome 24-28 : 241-267. Séance du 24 novembre 1982. <https://www.academia.edu/6617147/> .
- Nicolaï, Robert. 1985. Théorie du signe et motivation : recherche en lexicologie

dynamique, *Hommage à Pierre Guiraud*, C. P. Bouton, E. Brunet et L.-J. Calvet (éds.). Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, vol. 52 : Nice / Vancouver / Paris, 305-318. <https://www.academia.edu/3717754/> .

Nicolaï, Robert. 1986. Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière (application à la morphosémantisation et aux constructions normatives). *Langage et société*, vol 35 : 33-66. <https://www.academia.edu/3564247/> .

Nicolaï, Robert. [1983]1987a. Réflexions comparatives à partir des lexiques négro-africains et chamito-sémitiques : faits et théorie. In H. Jungraithmayr et W. W. Müller (éds.). *Proceedings 4th International Hamito-Semitic Congress, Marburg, 20-22 september 1983*. Amsterdam : J. Benjamins, 47-64. <https://www.academia.edu/3719574/> .

Nicolaï, Robert. 1987b. Le lexique, le sujet et sa langue (Des morphosémantismes et de l'interdisciplinarité). In : A. Prujiner (éd.). *L'interdisciplinarité en sciences sociales pour l'étude du contact des langues : Actes du 2^{ème} Colloque CIRB, Québec - Nice*, Centre international de recherches sur le bilinguisme (CIRB), 88-100. <https://www.academia.edu/3646397/> .

Nicolaï, Robert. 1992. Utilisation des structurations lexicales pour la recherche comparative. Circularité et enroulement en songhay et touareg. In E. Ebermann, E.R. Sommerauer et K. É. Thomanek (éds.). *Komparative Afrikanistik. Sprach-, geschichts- und literaturwissenschaftliche Aufsätze zu Ehren von Hans G. Mukarovsky*. Wien : Beitrage zur Afrikanistik, 257-267. <https://www.academia.edu/3612461/> .

Nicolaï, Robert. 1997. Ethno-taxonomies et représentations étymologiques : en regard des dénominations populaires de la faune. *Colloque international « Les zoonymes »*. Publications de la Faculté des Lettres, 311-324. <https://www.academia.edu/3605257/> .

Nicolaï, Robert. 2000a. *La Traversée de l'empirique : Essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*. Paris / Gap : Ophrys.

Nicolaï, Robert (avec la collaboration de Bourlier-Berkowicz, Juliette). 2000b. Feuilletage linguistique, stéréotypes et (re)constructions : réflexions sur les dynamiques d'élaboration normative. *Colloque 'France, pays de contacts de langues'*. Université François Rabelais, Tours. 9-10 novembre 2000. <https://www.academia.edu/25263968/> .

Nicolaï, Robert. 2001a. La " construction de l'unitaire " et le " sentiment de l'unité " dans la saisie du contact des langues. *Traverses 2 : Langues en contact et incidences subjectives*. <https://www.academia.edu/3483612/> .

Nicolaï, Robert. 2001b. Exploration dans l'hétérogène : miroirs croisés. *Cahiers d'études africaines* 163-164 : 399-422. <https://www.academia.edu/3642956/> .

Nicolaï, Robert. 2003a. Contact et genèse : ouvertures et perspectives pour un « nouveau programme » de recherche sur l'évolution des langues. *XVII^e International Congress of Linguists, Praha* (CD Rom des Proceedings, CIL XVII, MATFYZPRESS). <https://www.academia.edu/3494470/> .

Nicolaï, Robert. 2003b. La force des choses ou l'épreuve nilo-saharienne. *Questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*. Köln : Rüdiger Köppe Verlag.

Nicolaï, Robert. 2011. *La construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs*. Paris : L'Harmattan.

Nicolaï, Robert. 2012a. Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée. *Journal of Language Contact* 5.2 : 277-317. <https://www.academia.edu/3489614/>.

Nicolaï, Robert. 2012b [2009]. Je, moi et les autres : des locuteurs aux acteurs dans la dynamique communicationnelle. In M. Dreyfus et J.-M. Prieur (éds.). *Hétérogénéité et variation*. Paris : Michel Houdiard, 98-120. <https://www.academia.edu/3510031/>. Colloque international « *Hétérogénéité et variation : quels objets socio-linguistiques et didactiques aujourd'hui?* ». Montpellier 27-29 mai 2009. Diaporama de la présentation en ligne : <https://www.academia.edu/3590154/>

Nicolaï, Robert. 2012c. L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique. In : Fr. Gadet (éd.). *Cahiers de linguistique*, numéro spécial « *Construction des connaissances sociolinguistiques. Du terrain au positionnement théorique* ». 38/2 : 167-193. <https://www.academia.edu/3489528/>.

Nicolaï, Robert. 2016a. Language Mixture, Contact and Semiotic Dynamics: Some Thoughts in Counterpoint to Schuchardt's Approach, *Journal of Language Contact* 9.3 : 543- 571. <https://www.academia.edu/19622310/>.

Nicolaï, Robert. 2016b [2008]. Espace de variabilité, dimension du paraître et dynamique des acteurs. In : G. Siouffi (éd.). *Modes langagières dans l'histoire. Processus mimétiques et changements linguistiques*, 75-102. <https://www.academia.edu/3644747/>. Colloque « *Modes langagières dans l'histoire Processus mimétiques et changements linguistiques* ». Montpellier 11-13 juin 2008. Diaporama de la présentation en ligne : <https://www.academia.edu/3584358/>.

Nicolaï, Robert. 2016c. Fonctionnalisme et création de sens. La perspective de la dynamique sémiotique. *Colloque international à l'occasion du 90^e anniversaire du Cercle linguistique de Prague : Expérience et avenir du structuralisme / Vergangenheit und Zukun des Strukturalismus / Past and Prospects of Structuralism / Minulost a budoucnost strukturalismu*, Prague, 24-26 octobre 2016. <https://www.academia.edu/25671945/>.

Nicolaï, Robert. 2016d. Langues, dynamique sémiotique, pertinences: des devanciers et des contemporains. *Langage et société* 158 : 107-127. <https://www.academia.edu/9936527/>.

Nicolaï, Robert. 2017a. Meanderings around the notion of "contact" in reference to languages, their dynamics, and to "WE". *Journal of Language Contact* 10.3. <https://www.academia.edu/34501251/>.

Nicolaï, Robert. 2017b. Danse des interprétants, rémanence de l'historicité... et NOUS,

(ouverture vers quelques questionnements « hors champ »). *Le Cours de Linguistique Générale. 1916-2016 Atelier libre « Linguistique et sémiotique » Genève 12-13 janvier 2017*. <https://www.academia.edu/30499468/>.

Nicolaï, Robert. 2017c. *Signifier. Essai sur la mise en signification*. Paris : ENS Éditions.

Nicolaï, Robert. 2018. Language contact, cognitive circularity and “WE”. *Journal of Language Contact* 11.1 <https://www.academia.edu/32867408/> (version française en ligne : « Contact des langues, circularité et “NOUS” »). <https://www.academia.edu/31982359/>.

Normand, Claudine. 1989. Constitution de la sémiologie chez Benveniste, Histoire, Épistémologie, *Langages* 11.2 : 141-169.

Normand, Claudine. 1996. Émile Benveniste : quelle sémantique ? *Linx* 8 : 221-240.

Peterfalvi, Jean-Michel. 1965. Les recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique, *L'année psychologique* 65 (2) : 439-474.

Peterfalvi, Jean-Michel. 1970. *Recherche expérimentale sur le symbolisme phonétique*. Paris : CNRS.

Riffaterre, Michael. 1983. *Sémiotique de la poésie*. Paris : Le Seuil.

Sapir, Edward. 1929. A study in Phonetic Symbolism. *Journal of Experimental Psychology* 12 : 61- 72 (publié en français sous le titre « Recherches sur le symbolisme phonétique ». 187-203. In E. Sapir, *Linguistique*. 1968. Paris : Éditions de Minuit).

Šaumjan, Sebastian. K. 1971. *Principles of Structural Linguistics*. La Hague : Mouton.

Vignaux, Georges. 1991. *Les sciences cognitives, une introduction*. Paris : La Découverte.

Włodarczyk, Hélène. 1974. La grammaire générative applicative de S. K. Šaumjan. *Langages* 33 : 15-64.